

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS,

JOURNAL POLITIQUE

ET LITTÉRAIRE,

New-York.

VOL. III.

NEW-YORK, SAMEDI, 29 MAI 1830.

NO. 27

FRANCE.

PARIS, 4 avril.

Par une ordonnance du roi, du 2 avril, M. le vicomte de Suleau, préfet du département de la Moselle, est nommé directeur-général de l'administration de l'enregistrement et des domaines, en remplacement du sieur Calmon, conseiller-d'état.

Par une seconde ordonnance du même jour, M. de Vandœuvre, préfet de la Vienne, est nommé préfet de la Moselle, en remplacement de M. Suleau, appelé à d'autres fonctions.

M. de Saint-Félix, ancien préfet, est nommé préfet de la Vienne, en remplacement de M. de Vandœuvre.

M. de Foresta, préfet de la Vendée, est nommé préfet du Loiret, en remplacement de M. de Ricé, admis à faire valoir ses droits à la retraite.

M. de Villeneuve, préfet de la Corrèze, est nommé préfet de la Vendée, en remplacement de M. de Foresta.

M. le chevalier de Caunan, préfet des Landes, est nommé préfet de la Corrèze, en remplacement de M. de Villeneuve.

M. Defougray, sous-préfet de Toulon, est nommé préfet des Landes, en remplacement de M. le chevalier de Caunan.

M. de Calvières, préfet des Hautes-Pyrénées, est nommé préfet du Doubs, en remplacement de M. de Beaumont.

M. Vernhettes, préfet des Vosges, est nommé préfet des Hautes-Pyrénées, en remplacement de M. de Calvières.

M. de Malartic, préfet de la Drôme, est nommé préfet des Vosges, en remplacement de M. Vernhettes.

M. de Talleyrand, préfet de la Nièvre, est nommé préfet de la Drôme, en remplacement de M. de Malartic.

M. Segurier, préfet de l'Orne, est nommé préfet de la Nièvre, en remplacement de M. de Talleyrand.

M. de Kersaint, maître des requêtes au conseil-d'état, est nommé préfet de l'Orne, en remplacement de M. Segurier.

M. de Waters, préfet de la Haute-Loire, est nommé préfet de la Meuse, en remplacement de M. d'Arros, admis à la retraite.

M. de Freslon, ancien préfet, est nommé préfet de la Haute-Loire, en remplacement de M. de Waters.

M. Angelier, préfet de la Corse, est nommé préfet du Var, en remplacement de M. Fumeron-d'Ardeuil, appelé à d'autres fonctions.

M. de Choiseul, secrétaire-général de la préfecture du Bas-Rhin, est nommé préfet de la Corse, en remplacement de M. Angelier.

M. Baumes, préfet du Lot, est nommé préfet de Lot-et-Garonne, en remplacement de M. Feutrier.

M. de Lantivy, ancien préfet, est nommé préfet du Lot, en remplacement de M. Baumes.

M. de Saint-Luc, préfet de la Creuse, est nommé préfet de la Mayenne, en remplacement de M. de Lézardière.

M. de Frotte, sous-préfet de Cherbourg, est nommé préfet de la Creuse, en remplacement de M. de Saint-Luc.

Le Constitutionnel fait au sujet de cette mesure, les remarques à la fois piquantes et justes qui suivent :

« La destitution de six préfets, leur remplacement par des hommes de l'administration déplorable, est un prélude à la dissolution de la chambre des députés, et le choix des agents dit assez par quels moyens le ministère incompatible tentera de faire violence à la conscience des collèges électoraux et au libre vote des électeurs. Déjà comme au tems où les préfets et les sous-préfets, réunissant autour d'eux les électeurs bien pensans et les électeurs bien dépendans, prélaient par des réunions et des scrutins préparatoires aux opérations électorales, la Gazette de France renouvelait la fable un peu vieillie du comité-directeur, parlant de machinations secrètes pour ôter la liberté des suffrages et d'escamotages odieux pour substituer à la majorité réelle des majorités factices.

« Certes, si l'effronterie des organes du ministère flatte l'audace de ses desseins, il faut avouer qu'elle sert bien mal ses intérêts. Parler de machinations et d'escamotages, c'est ramener des souvenirs qu'il eût été plus prudent d'amortir, c'est rappeler à la mémoire des Français ces séances du mois de février 1828, où furent dévoilées, dans la vérification des pouvoirs des députés, tant de turpitudes, de fraudes, de manœuvres coupables, que le général Sébastiani n'hésita pas à les qualifier de crimes, et que cette flétrissure, imposée du haut de la tribune aux infidélités de l'administration, fut approuvée

par la chambre et consacrée par son adresse en réponse au discours de la couronne.

« Ces manœuvres furent employées dans un grand nombre de départemens, mais nulle part avec autant d'impudence que dans celui du Lot. Là, quarante individus inhabiles à voter furent inscrits sur la liste des électeurs, et seize citoyens payant le cens électoral en furent rayés ; là, des entraves furent opposées aux réclamations qui avaient pour objet, soit de faire écarter de faux électeurs, soit de faire admettre des électeurs injustement repoussés ; là, de misérables moyens furent pratiqués pour détruire l'indépendance des votes, surtout à l'égard des fonctionnaires électeurs ; il se commit des illégalités, même dans la tenue de la séance électorale. Les promesses décevantes, les circulaires, les menaces, les destitutions, les accusations violentes et calomnieuses furent prodiguées : la M. de Saint-Félix était préfet.

« Lorsque, par une discussion solennelle, par les pièces et les témoignages irrécusables, la vérité des faits ne put être niée, le ministère en repudia hautement les auteurs. « Nous pensons, dit M. de Martignac, que le gouvernement ne doit jamais être ni frauduleux ni tyrannique, ni inquisitorial. Il faut appeler tous les électeurs admis par la loi, il faut repousser tous ceux qu'elle n'admet pas. Le gouvernement doit poursuivre, s'il y a lieu, toutes les fraudes dénoncées. » Puis, il ajouta : « Le mandat que nous avons reçu du Roi est un mandat de bonne foi, de loyauté et d'honneur français. »

« C'est en vertu de ce mandat que plusieurs préfets furent destitués ; le premier était M. de Saint-Félix ; aussi est-ce M. de Saint-Félix qui se trouve le premier parmi les anciens préfets remplacés par M. de Polignac. Quel mandat a reçu le ministère actuel ? Assurément le même que le ministère précédent ; mais ce mandat d'honneur français et de loyauté, il l'interprète comme M. de Saint-Félix interprétait la loi électorale.

— Il remarque encore :

On prépare au ministère de l'intérieur de nombreuses et longues instructions aux préfets sur leur conduite à tenir dans les élections. Ces circulaires, que l'indiscrétion nous fera bientôt connaître dans toute la pureté de leur texte, portent les instructions suivantes :

1° Exercer sur les fonctionnaires publics de tous les rangs l'influence qui appartient au gouvernement et leur demander un vote impératif pour le candidat ministériel.

2° Faire entendre aux électeurs que la dernière chambre a violé les prérogatives de la couronne, et que les électeurs se mettraient en opposition avec le trône s'ils votaient pour un candidat de l'opposition ; et, pour corroborer cette vive attaque contre les chambres, on fera suivre la dissolution d'une proclamation royale, sorte d'appel sentimental aux électeurs.

3° Inspirer à quelques-uns la crainte de voir se perdre à tout jamais le gouvernement représentatif par une résistance électorale à laquelle le ministère ne s'arrêterait pas, et qui le jetterait dans la violence.

Cette circulaire, dont une partie est toute confidentielle, sera, pour sa partie publique et avouée, communiquée aux sous-préfets et aux agents de l'administration dans toute sa hiérarchie.

Les fonctionnaires que le ministère désigne aux préfets comme susceptibles de recevoir l'impulsion du gouvernement sont :

Les membres du parquet amovibles, les juges-de-peace, les employés des diverses administrations, etc. Enfin, le ministère engage les préfets à gagner les opinions par des assurances d'améliorations locales, et à tout promettre afin de tout obtenir.

Sur les véritables causes de la rupture avec Alger, et sur l'expédition qui se prépare.

Par M. Alexandre de Laborde, député de la Seine.

Voici un écrit qui répand une vive lumière sur une question où se mêle encore tant d'incertitude, et qui a été traitée par les ministres eux-mêmes avec tant de légèreté et d'ignorance. M. Alexandre de Laborde l'adresse au Roi pour éclairer sa religion, et aux chambres, pour guider les discussions parlementaires. Il éclaircit des faits peu connus, et s'efforce de donner enfin une idée juste de nos relations avec la régence d'Alger, des différends qui se sont élevés entre elle et la France, des traités mutuels d'amitié et de commerce conclus à diverses époques, de ce qu'il faut entendre par les conces-

sions d'Afrique, et par le respect promis à notre pavillon. Détails historiques, topographiques, récit des anciennes expéditions, appréciation des chances de succès réservées aux expéditions nouvelles, tout se trouve expliqué de la manière la plus positive et la plus lumineuse dans le nouvel écrit de M. de Laborde. Instruit par ses études, ses voyages, ses connaissances diplomatiques, il rétablit nettement la question, et l'envisage sous toutes ses faces.

Pourquoi armons-nous contre Alger ? Comment faut-il agir pour l'attaquer avec succès ? Telle est la division de son ouvrage.

L'honorable député déclare l'expédition contre Alger injuste dans son origine, imprudente dans sa précipitation, infructueuse dans ses résultats, et, depuis la prorogation des chambres, coupable et criminelle dans son exécution.

Suivons-le dans cette série de propositions.

Elle est injuste dans son origine, parce que les torts primitifs appartiennent au consul français et à son gouvernement.

On a souvent parlé de cette créance Bacri et Busnack, objet continuel depuis trente ans des réclamations de la régence d'Alger. On sait qu'une notable portion de cette créance appartenait personnellement au dey, qui, dans tous ses traités, n'a point cessé de faire des réserves à cet égard. Après des difficultés de toute espèce, le gouvernement français parut enfin céder à ses desirs. Une commission de liquidation fixa à l'amiable la somme de sept millions le montant exigible de la créance. Les chambres votent ces fonds. Le dey s'imagina qu'il va être enfin remboursé : point du tout. Une affaire toute politique se traite comme une question de procédure civile. Le trésor admet une série d'oppositions françaises qui absorbent le capital ; et celui que la France avait le plus grand intérêt à satisfaire, celui pour lequel les chambres avaient entendu stipuler, parcequ'il s'agissait d'éviter une rupture et une guerre, celui-là ne reçoit pas une obole. « Ainsi, dit M. de Laborde, cette transaction qu'on n'avait faite que pour lui, présente en résultat cette singularité que le seul créancier en faveur duquel on avait reconnu la créance, était le seul qui n'en reçut aucune part ! »

Le dey fut très-mécontent : on l'eût été à moins. Son indignation s'accrut par la persistance très-impolitique que mit le gouvernement français à conserver près du divan un consul qu'il accusait de l'issue si peu satisfaisante de la négociation. D'autres griefs, notamment l'abus continuel de notre pavillon, prêt, malgré des traités formels, à des navires étrangers, achevèrent de l'aggraver. Il écrivit de sa propre main au roi de France, et trois mois se passèrent sans qu'on daignât lui répondre. Ce fut alors qu'à l'occasion d'une cérémonie le consul se présenta devant lui pour solliciter sa protection en faveur d'un bâtiment romain qui venait d'entrer dans le port. « Comment, lui dit le dey, tu viens toujours me tourmenter pour des objets qui ne regardent pas la France, et ton gouvernement ne daigne pas répondre à la lettre que je lui écris pour ce qui me regarde ! » — « Mon maître, reprend le consul, en plein divan, n'a pas de réponse à faire à un homme comme moi. » A ces mots le dey ne se possède plus ; il se lève, et frappe M. Deval de son éventail de plumes. « Certes, dit l'auteur, le dey eut tort ; dans une circonstance pareille, Louis XIV jeta sa canne par la fenêtre. Mais faut-il chercher sous le soleil de l'Afrique, et à la cour d'Alger, cet empire sur soi-même, si digne du souverain d'une grande nation ? »

Telle est l'origine de la guerre. Un premier tort de notre part nous valut une insulte.

L'expédition est imprudente dans sa précipitation. Une fois la guerre résolue, juste ou injuste, il faut la faire en tems opportun ; il faut être en mesure de la soutenir ; il faut avoir préparé long-tems, par l'étude des difficultés locales, son plan d'attaque et ses moyens de persévérance. M. de Laborde prouve très-bien que rien de tout cela n'a été fait. L'expédition, quoique projetée depuis long-tems, a tous les inconvénients d'une guerre improvisée. L'auteur, qui possède la science des lieux, et qui connaît l'influence des saisons dans ces dangereux parages, observe que l'expédition ne sera pas prête avant le 20 mai prochain. Or, la mer n'est tenable, sur le littoral d'Alger, que du 1^{er} avril au 15 juin. Le reste de l'année, et même l'été, les vents du nord et du nord-ouest, extrêmement redoutables, et, par intervalles, le terrible vent du sud, l'Africus des anciens, dont l'influence est quelquefois mortelle, exposent les vaisseaux et les hommes aux plus grands périls. L'histoire de l'expédition de Charles-Quint est là pour instruire l'avenir.

Infructueuse dans ses résultats. Quels avantages équivalant aux sacrifices de tout genre qu'elle exige peut présenter une

* Séance du 16 février 1828. (Voir le Moniteur.)

expédition dont le succès ne nous procurera, en définitive, qu'une conquête que nous ne pourrions pas garder? Possesseurs d'Alger, il nous faudra aussitôt l'évacuer; il faudra détruire et quitter ces remparts qui nous auront peut-être coûté bien cher. Il faudra renoncer au seul avantage de cette dépendance, le moyen d'exercer sur les peuples une influence utile à la civilisation. Ainsi l'a voulu l'Angleterre, à qui nous n'avons, comme on sait, rien à refuser. L'Angleterre a non-seulement exigé de nous la promesse d'évacuer la ville après l'avoir détruite, mais nous sommes heureux si toute cette affaire n'est pas un embarras qu'elle nous cause; si des menées sourdes n'ont pas déjà rendu nos opérations plus difficiles; si l'arrivée à Alger de deux bâtiments de guerre anglais n'a pas influé sur le refus du dey d'adhérer aux propositions de M. de Labrettonnière, notre consul; trop heureux si déjà des émissaires ne parcourent pas les montagnes de l'Atlas, et ne répandent pas l'or à la cour des beys pour encourager leur résistance...

« Quelle est donc, s'écrie M. de Laborde, la fatalité qui entraîne toujours notre gouvernement à des sacrifices, et qui l'arrête au moment où il en pourrait profiter? Quoi! nous donnons à la Grèce nos armées, une flotte, notre argent, et, après avoir assuré son indépendance, nous y laissons placer par l'Angleterre un souverain de son choix! Nous dépensons 400 millions pour l'Espagne, et nous exerçons si peu d'influence dans ce pays, que le roi très-catholique nous refuse toute coopération, toute place même dans ses états pour nos troupes, afin de ne pas se brouiller ainsi avec la régence d'Alger!... Enfin, la France entreprend seule de remplir l'engagement que tous les souverains avaient contracté, de détruire la piraterie, et la première chose qu'on exige d'elle, qu'on a, dit-on, obtenue, c'est de ne tirer aucun avantage de son entreprise! »

Enfin l'expédition est devenue coupable et criminelle dans son exécution. C'est ici, dit l'honorable auteur, que la question devient grave, et qu'elle compromet nos droits les plus chers. Si, dans l'absence des chambres, ou même en leur présence, on peut, sous le prétexte des préparatifs d'une guerre, dépasser le budget de cent millions et rassembler une armée, il n'y a plus de gouvernement représentatif. Le texte littéral de la charte se prêtait-il à un acte de cette nature, une voix plus ancienne, plus haute que la charte même, s'élèverait encore : celle de la morale publique et du droit naturel. Elle accuserait les auteurs de cette entreprise, même quand le succès devrait la couronner. Elle les accuserait d'avoir trompé le roi et les chambres sur des droits qui n'existaient pas, sur une insulte qui n'était pas une offense de la part d'un barbare, trop honoré de tant de colère, elle les accuserait d'avoir entrepris, dans une saison défavorable et en infraction à nos droits, une guerre dont rien ne démontre l'urgence ni l'opportunité : elle les accuserait enfin de la plus grande imposture, dit Xénophon, dont on puisse se rendre coupable, de persister à vouloir gouverner un pays, quand on n'en a pas la capacité.

En essayant de donner une idée du dessein principal de M. Alexandre de Laborde, nous avons dû négliger une foule de propositions intermédiaires qui nous eussent entraînés trop loin. C'est avec regret que nous avons omis des discussions diplomatiques et des rapprochements historiques d'une haute instruction, dans les circonstances présentes. M. de Laborde sollicite une enquête des chambres sur la négociation si mal dirigée des créances de Bacri et Busnack. Cette proposition constitutionnelle serait admise à l'instant, si le gouvernement français avait le moindre sentiment de ses devoirs, et même de ses véritables intérêts.

Il nous a fallu négliger aussi les notions topographiques et stratégiques que l'auteur offre sur Alger, dans le but honorable d'éclairer les chefs de l'expédition sur les obstacles à vaincre, et les mécomptes à prévoir. La partie que M. de Laborde a consacrée aux traités conclus à différentes époques avec la régence d'Alger, sera lue avec un vif intérêt, et non sans profit par les ministres eux-mêmes, qui, placés à la source des renseignements, ont néanmoins traité jusqu'ici la question avec une ignorance incroyable.

Dans le *Courrier des États-Unis* du 26 de ce mois, nous avons donné la liste des bâtiments de guerre et l'état par division et par brigade des corps de l'armée de terre qui feront partie de l'expédition d'Alger. Voici, d'après le *Messenger des Chambres*, l'état numérique de ces forces : 3e rég. d'infanterie de ligne, 1,600 h.; 2e d'infanterie légère, 1,000 h.; 4e même arme, 650 h.; 14e de ligne, 1,650 h.; 37e rég., 1,700 h.; 20e rég., 1,600 h.; 28e rég., 1,900 h.; 6e rég. de ligne, 1,600 h.; 49e rég., 1,700 h.; 55e rég. de ligne, 1,050 h.; 48e rég., 1,750 h.; 21e rég., 1,700 h.; 29e rég., 1,675 h.; 1er rég. d'infanterie légère, 650 h.; 9e rég. d'infanterie légère, 1,000 h.; 35e de ligne, 1,600 h.; 17e de ligne, 1,650 h.; 30e rég. de ligne, 1,650 h.; 23e rég. de ligne, 1,650 h.; 34e rég. de ligne, 1,650 h. Total, 29,425 hommes d'infanterie, 1,080 hommes d'artillerie, 100 pontonniers, indépendamment des troupes de cavalerie, du génie et du train d'artillerie.

Bien que M. de Villèle ait été deux fois au château depuis son arrivée à Paris, il ne s'y est trouvé qu'à des jours de réception générale; mais ce rival de M. de Polignac n'a pas encore eu d'audience particulière du Roi; on dit qu'il en obtiendra une au premier jour, mais qu'il partira aussitôt après. Pour le moment, M. de Polignac l'emporte; et si le ministère reçoit quelques modifications, c'est sur sa demande et dans son sens qu'elles auront lieu. Du reste, il ne paraît pas que M. de Villèle ait vivement engagé la partie; il ne croit pas que son heure soit encore venue.

ITALIE.

On écrit de Rome, le 16 mars :

« Sa Sainteté, entre autres promotions à des dignités ecclésiastiques, a nommé cardinal de la sainte église romaine, dans l'ordre des prêtres, Mgr. Thomas Weld, né à Londres, le 22 janvier 1773, évêque d'Amiéclee et coadjuteur de Kingston au Canada.

ANGLETERRE.

La chambre des communes s'est occupée de l'émancipation des juifs. La motion faite par M. Grant pour obtenir l'autorisation de présenter un bill relatif à cet objet a passé à la majorité de 115 voix contre 97. L'honorable membre avait divisé sa proposition en quatre parties, savoir : L'état des lois relatives aux juifs, les motifs des plaintes que ces derniers pouvaient avoir contre ces mêmes lois, les moyens d'y remédier, et le résultat probable. Il a expliqué chacune de ces parties avec beaucoup de détails; mais il a été combattu par sir R. Inglis et quelques autres membres, parmi lesquels il s'en est trouvé un qui a prétendu que si les juifs obtenaient l'entrée du parlement, ils y exerceraient bientôt autant d'influence que sur les 3 p. cent. Le chancelier de l'échiquier s'est également opposé à la motion. Mais comme, en définitive, elle a été adoptée, M. Grant a présenté son bill, qui a été la première fois et dont la seconde lecture est fixée au 26 avril.

ALLEMAGNE.

(Extrait d'une lettre de Frankfort.)

On sait qu'un traité de commerce a été négocié entre l'Angleterre et l'Autriche, et l'on prétend maintenant que la franchise de port accordée à Venise a été une des conditions préalables stipulées par l'Angleterre, à l'ouverture des négociations relatives à ce traité. De plus, on ajoute que ce traité n'est pour ainsi dire que la conséquence et l'appendice d'un autre traité d'alliance défensive et offensive convenu entre les deux puissances, mais qui ne doit pas être encore publié.

BERLIN, 13 mars.

La Prusse vient de prendre avec les gouvernements de France et des Pays-Bas, l'engagement de leur prêter son secours, dans le cas où ils le réclameraient, pour maintenir chez eux l'ordre légal que la mutinerie des chambres législatives menace de troubler. Par suite de cet engagement, consigné dans des traités qui viennent d'obtenir leur ratification, le général Borsrel, commandant de nos forces sur les deux rives du Rhin, aurait reçu ordre de se tenir prêt à marcher au premier avis.

(Messager des Chambres.)

Oldenbourg, 8 mars. — Dans la nuit du 21 février, M. le Chambellan de Qualen, envoyé de Danemark à Oldenbourg, a été assassiné à Eutin. On le trouva le matin dans le jardin attenant à sa maison, frappé de plusieurs blessures à la tête et noyé dans son sang. On a supposé que le crime avait été commis par quelque domestique. Cependant, malgré les recherches, on n'a pu découvrir encore le meurtrier. Dans cet embarras, la police d'Oldenbourg a eu recours à la publicité des journaux. Elle a fait promettre une récompense de 1500 marcs de Lubeck à celui qui pourrait donner quelques indications sur les assassins. Peut-être ce moyen nouveau de découvrir les coupables aura-t-il quelque succès.

S. A. R. le grand-duc Louis de Bade est mort le 30 mars, vers deux heures, à la suite d'une attaque d'apoplexie nerveuse. Son frère et successeur, le grand-duc Leopold, a immédiatement pris les rênes du gouvernement, et a fait publier une proclamation dans laquelle il donne à ses sujets connaissance de cet événement.

On écrit de Stockholm, à la date du 3 mars, que le roi a ordonné qu'il y aurait cet été deux camps de plaisance en Norwège, l'un aux environs de Christiania et l'autre auprès de Drontheim. On attendait dans quatorze jours la délivrance de la princesse royale.

On mande de Hambourg qu'il se fait de grands achats de chevaux pour le compte du gouvernement français dans le Holstein et dans le nord de l'Allemagne.

On écrit d'Autriche que le gouvernement vient, avec le consentement de la Porte, de faire partir pour les frontières de la Croatie un détachement de bombardiers et d'artilleurs avec des fusées à la Congreve pour détruire les repaires des bandits, dont le nombre s'est beaucoup accru dans ces contrées.

Les journaux allemands annoncent que MM. Saphire et E. Oettinger, rédacteurs du *Bazar* et du *Spectre noir*, s'étant permis de mauvaises plaisanteries sur quelques actes de S. M. le roi de Bavière, ont été condamnés à passer huit jours en prison et à faire amende honorable devant le buste de ce prince.

Un monument consacré au maréchal prince Joseph Poniatowski vient d'être terminé à Varsovie. MM. Gregoire père et fils, Français de naissance, se sont chargés de la fonte en bronze. Il sera placé, dit-on, dans la rue du faubourg de Kracovie.

TURQUIE.

CONSTANTINOPLE, 26 février.

La Porte vient de payer le deuxième terme de l'indemnité commerciale stipulée par le traité d'Andrinople; elle a obtenu sur cette somme une remise de quelques cents mille piastres, grâce aux négociations de l'ambassadeur Halil-Pascha, à Pétersbourg, et peut-être aussi, dit-on, grâce à l'exactitude avec laquelle le gouvernement turc remplit ses engagements.

Déjà l'armée russe fait ses préparatifs pour se retirer derrière le Balkan.

C'est pour cause d'infirmité que le reiss-effendi a été éloigné des affaires.

On parle beaucoup d'un document extrêmement remarquable que le comte Capo-d'Istria aurait fait parvenir au sénat grec.

Depuis la naissance du jeune sultan, les sultanes donnent fréquemment des soirées auxquelles sont invités les turcs les plus distingués de la capitale.

— On écrit de Napoli, 20 janvier :

« La garnison turque de Canée a fait une sortie sur Cérémie et Apocorone; déjà elle allait rentrer dans la ville avec un riche butin de femmes et de troupeaux, quand elle fut surprise par les grecs et mise en fuite après avoir perdu son butin et laissé 74 morts sur la place. »

MEXIQUE.

Gouvernement central à Yucatan. — Le rapport du grand comité de cet état a été approuvé le 4 avril par l'assemblée générale de la province, convoquée dans la ville de Becal. L'acte d'institution renferme trente-trois articles qui ratifient la déclaration solennelle de l'armée en faveur d'une république centrale et représentative avec des pouvoirs limités. Yucatan est déclarée faire partie de la nation mexicaine et prête à reconnaître son gouvernement, aussitôt qu'elle aura acquiescé à la formation d'un gouvernement central. Jusques-là Yucatan regardera le congrès comme une assemblée régulière, mais dont les actes ne seront pas mis en force. Jusqu'à ce qu'une constitution centrale soit publiée, les ordres du gouvernement suprême ne seront point exécutés dans la péninsule, à moins qu'ils ne soient ratifiés par le gouvernement provincial. Une copie de cette déclaration sera adressée au gouvernement suprême, avec un manifeste qui expliquera les motifs, pour servir de réponse aux mesures de conciliation proposées dans le décret souverain du 14 janvier dernier.

AMÉRIQUE DU SUD.

VENEZUELA.

Projet de Constitution de Venezuela. — Le collège électoral de Caraccas a fait, le 4 avril, une déclaration d'après laquelle il établit les bases d'après lesquelles doit être formée la nouvelle constitution. Elles comprennent vingt sections dont voici l'abrégé :

Le gouvernement sera populaire, représentatif, électif, alternatif et responsable. Le pouvoir sera soigneusement balancé de manière à protéger toujours les libertés publiques. La loi établira la responsabilité du pouvoir exécutif; les pouvoirs extraordinaires étant l'essence du despotisme, sont abolis, le peuple n'entendant pas faire de sacrifices pour devenir sujet d'un ou de plusieurs hommes; on tiendra la main à ce qu'il ne soit fait aucune infraction à la constitution et aux lois; chaque individu, aussi bien que la chambre des représentants, aura pouvoir d'accuser le président, vice-président, etc.; les droits individuels seront garantis; les président ou vice-président ne commanderont jamais l'armée en personne; les président et vice-président seront nommés par les assemblées électORALES; les grades militaires depuis le rang de colonel et au-dessus, ne pourront être conférés par le président sans l'approbation du sénat, et il en sera de même dans le civil pour la nomination à des fonctions importantes; la presse sera parfaitement libre; les matières civiles et criminelles seront jugées par jury; il sera recommandé aux assemblées municipales et départementales de délibérer sur le projet de constitution proposé à Ocumana; la milice nationale constituera la force armée de la république, et le nombre des troupes de ligne sera réduit; les intérêts de l'agriculture et du commerce seront favorisés; la correspondance particulière ne sera jamais violée; afin de procéder avec plus de rapidité à l'affranchissement des esclaves, il sera établi un fonds particulier pour cet objet.

Nous apprenons encore par le *Gil-Blas*, arrivé à Baltimore, que le congrès de Venezuela a dû se réunir le 6 de mai à Valence, les membres qui le composent n'ayant pu arriver à temps pour que l'ouverture en fut faite le 30 avril, attendu les fortes pluies qui ont rendu les routes impraticables. Le général Paez était à San Carlos avec une partie de son armée. Son aide-de-camp, le colonel Escarte, était arrivé à Valence avec un message pour le congrès qu'on suppose renfermer la résignation de Paez du poste de chef de l'état. Le général Paez remplissait les fonctions de chef civil et militaire du département de Venezuela d'après le vœu du peuple, jusqu'à la réunion du congrès. Cette assemblée aura donc le pouvoir d'adopter telle constitution ou forme de gouvernement qu'elle jugera convenable à la situation du pays. Elle sera obligée cependant à choisir la forme élective et responsable. Le congrès aura pouvoir de nommer le président, et l'on suppose que le général Paez sera élu. Les ministres de l'intérieur, des affaires étrangères et de la guerre, devaient présenter leur rapport aussitôt après la réunion du congrès et leurs fonctions devaient cesser à cette époque, attendu qu'ils avaient été nommés par le général Paez pour les exercer provisoirement.

Frontières de Venezuela et de la Colombie.

Brigade des vétérans, Cabadure, 29 avril 1830.

Très excellent chef civil et militaire, à mon arrivée ici, j'ai reçu du commandant militaire une communication qui lui a été adressée par le commandant du district pour l'informer des nouvelles intéressantes que je vais transcrire.

Une révolution provoquée par les habitants de Bogota a éclaté en faveur de la cause de Venezuela. Le général Urdanetta en est le chef; une grande partie des troupes de ligne s'est jointe à nous ainsi que plusieurs généraux et officiers, tandis que ce qui reste de l'autre parti a pris la fuite. Ces nouvelles importantes ont été communiquées officiellement au colonel Ramon Burgos commandant de ce district, par son excellence le général Marino, qui s'est mis en marche sur Cucuta. J'ai l'honneur de donner cette information à son excellence.

PEDRO CELIS.

Pour copie conforme : ANTONIO CARMONA,

Premier officier du secrétaire-général.

Suivent les signatures des principales autorités de Caraccas et de Valence. Le général Arismendi y a ajouté la proclamation suivante aux citoyens de Caraccas.

SCIENCES.

COURS D'HISTOIRE DES SCIENCES NATURELLES PAR M. CUVIER.

SEPTIÈME LEÇON. — (VOIR N.º 2.)

ARISTOTE.

Aristote naquit à Stagyre, l'an 384 avant Jésus-Christ. Son père Nicomachus étant médecin du roi de Macédoine, Amyntas III, il fut élevé au milieu des jeunes princes, et se trouva en quelque sorte le compagnon de Philippe, qui, peu de temps après être monté sur le trône, le choisit pour précepteur de son fils Alexandre. Le philosophe n'était alors âgé que de vingt-huit ans, et il était encore du nombre des disciples de Platon : ainsi l'on peut croire qu'il dut cette distinction autant aux liaisons d'enfance qui avaient existé entre lui et Philippe qu'à son mérite, qui ne pouvait pas être encore suffisamment apprécié. Il paraît qu'à cette époque il n'avait point encore ouvert d'école, et l'on doute même qu'il ait professé publiquement avant la mort de son maître, qui arriva en 348.

Aristote resta à Athènes jusqu'au moment où la guerre éclata entre le roi de Macédoine et les Athéniens ; il se retira alors en Mysie près de son ami Hermias, souverain d'Atarné, puis, après la mort de ce prince, à Mytilène, d'où Philippe le fit venir en 343 pour le charger de l'éducation de son fils Alexandre, alors âgé de treize ans.

Philippe mourut en 336, et peu de temps après, Aristote revint à Athènes. On a prétendu, il est vrai, qu'il avait accompagné Alexandre jusqu'en Egypte ; mais la chose ne paraît pas probable, puisque les descriptions d'animaux de ce pays qu'on trouve dans ses ouvrages sont empruntées à Hérodote et reproduites avec les mêmes erreurs. Aristote ouvrit son école au Lycée ; il se rendait dans ce lieu deux fois par jour, exposant dans ses leçons du matin les éléments de la philosophie et les matières qui n'exigeaient pas d'études préliminaires, tandis que dans celles du soir il développait les parties les plus élevées de sa doctrine. Il professa ainsi douze à treize ans, et pendant tout ce temps ne cessa point de correspondre avec Alexandre. Il paraît pourtant que vers la fin de sa vie, ce prince se refroidit pour lui ; on voit dans quelques unes de ses lettres qu'il cherche à le piquer en exaltant le mérite de Xénocrate ; quelques écrivains même ont avancé qu'après avoir fait mourir Calisthènes, il réservait le même sort à Aristote, mais qu'Antipater, auquel il envoya cet ordre, refusa de l'exécuter.

Malgré ce refroidissement, Aristote continua à jouir d'une apparence de protection qui assura sa tranquillité, mais à peine Alexandre fut-il mort que les Athéniens se dédommagèrent d'une contrainte que la peur leur avait imposée. Les démagogues, qui confondaient dans un sentiment commun de haine le roi de Macédoine et son précepteur, les sophistes dont il avait réfuté les misérables arguties, les platoniciens dont il avait abandonné, puis combattu les doctrines, tous ensemble se ligèrent contre lui, et suscitèrent un prêtre nommé Eury-médon qui l'accusa d'impiété. Aristote, averti par l'exemple de Socrate, s'éloigna, voulant, disait-il, épargner aux Athéniens un nouvel attentat contre la philosophie. Il se retira à Chalcis en Eubée, et y mourut très peu après.

Avant de parler des travaux d'Aristote, nous avons dû rappeler les principaux événements de sa vie, puisqu'il est certain que la position sociale de ce grand homme favorisa merveilleusement son génie. Il avait su inspirer à son élève le goût des sciences naturelles, et ainsi chaque victoire du conquérant agrandit le champ des observations du philosophe. Il paraît que, dans le cours de son expédition, Alexandre envoya à Aristote toutes les productions les plus remarquables des pays qu'il visitait. Il ne se borna pas même à l'aider de cette manière, et, pour lui faciliter les moyens de réunir les matériaux de son histoire des animaux, il lui donna jusqu'à 900 talents, plus de trois millions de notre monnaie. Pline ajoute qu'il mit à sa disposition des milliers d'hommes pour chasser, pêcher, et recueillir les observations dont il avait besoin.

De pareilles ressources sont immenses sans doute ; cependant le parti qu'Aristote en a tiré est encore infiniment au-dessus de tout ce qu'on pouvait attendre. Non seulement il a donné aux sciences naturelles une méthode qui seule pouvait assurer leurs progrès, mais encore, dans une vie qui ne fut pas très longue, il a recueilli plus d'observations particulières, déduit plus de lois générales que ne l'ont pu faire tous ses successeurs réunis, dans un espace de plusieurs siècles. Ajoutons que l'on ne peut encore juger qu'imparfaitement de toute l'étendue de ses connaissances, puisqu'une partie de ses ouvrages est entièrement perdue pour nous et que l'autre ne nous est parvenue qu'altérée. Strabon, dans le troisième livre de sa géographie, nous apprend quelle fut la destinée de ces livres. Aristote en mourant les avait légués à Théophraste, son élève chéri et son successeur dans l'école ; celui-ci les laissa à son tour à Nélus, qui les porta à Sepsis, ville de l'Asie mineure, dépendante alors du royaume de Pergame. Les héritiers de Nélus, craignant de se les voir enlever par Attale, qui à cette époque formait une bibliothèque sur le modèle de celle d'Alexandrie, les cachèrent dans un souterrain où l'humidité en consuma une partie. Appelicon, qui en devint ensuite possesseur, fit rétablir les lacunes ; mais malheureusement les gens qu'il employa à ce travail n'étaient pas fort habiles, et leurs maladroitesses restitutions ont été plus nuisibles qu'utiles. Appelicon rapporta ces livres à Athènes, où Sylla les trouva lorsqu'il s'empara de cette ville. Ils furent alors transportés à Rome, et un grammairien nommé Pyrron en fit faire de nombreuses copies. Andronic-le-Rhodien en surveilla la publication et se chargea de les diviser en chapitres. Cette division a été fort mal faite, et les titres n'ont souvent aucun rapport avec le sujet, ou sont pris de la circonstance la plus frivole.

Dans le nombre des deux cent soixante ouvrages d'Aristote dont Diogène Laërce nous a conservé les titres, beaucoup ne nous sont connus que par leur nom. Parmi ces derniers, nous devons regretter surtout une suite de descriptions anatomiques en huit livres, accompagnées de figures peintes qui correspondaient au texte par des renvois, et un recueil de choses naturelles, disposé par ordre alphabétique, véritable dic-

tionnaire d'histoire naturelle, qui sans doute contenait presque toutes les matières qu'Aristote a résumées dans ses autres ouvrages. Il se composait de trente-huit rouleaux, et devait former un fort volume in-40. Une autre perte très sensible encore pour ceux qui s'occupent de l'histoire des républiques grecques est une collection des constitutions de cent cinquante-huit états indépendants : c'était une sorte de travail préparatoire de l'auteur pour écrire son livre *De la Politique*.

Aristote dans ses ouvrages embrasse presque tout l'ensemble des connaissances humaines, mais ce n'est plus en les confondant comme l'avaient fait ses devanciers. Il assigne aux diverses branches des sciences leurs limites précises ; et la manière dont il les classe est tellement judicieuse, tellement prise dans la nature, que les travaux de vingt siècles n'y ont apporté aucun changement. Nous devons nous borner à examiner ceux de ses ouvrages qui ont rapport à l'histoire naturelle ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'indiquer les autres, pour donner une idée de l'étendue prodigieuse des connaissances de cet homme vraiment universel.

Ses premiers ouvrages sont relatifs à la logique ou à la psychologie, et il était naturel en effet que l'étude de l'entendement humain précédât toute autre étude. C'est dans ces livres qu'on trouve exposées pour la première fois les règles du syllogisme, art au moyen duquel on peut, en donnant à un raisonnement certaines formes déterminées, découvrir aisément s'il pêche par quelques points. Platon, il est vrai, dans ses dialogues, a fait usage du syllogisme, mais c'est en quelque sorte instinctivement ; Aristote, au contraire, en a traité d'une manière didactique.

Nous trouvons ensuite les ouvrages sur la rhétorique et la poétique. Aristote y donne des règles qu'il tire de l'observation, et qui, pour cette raison, n'ont point vieilli ; tandis que toutes celles qu'on a voulu poser depuis d'une manière arbitraire ont été reconnues fausses ou insuffisantes, et successivement abandonnées.

C'est encore par la méthode d'observation que l'auteur procède dans ses œuvres de morale et de politique. Dans les dernières, on trouve quelques idées qui ne seraient plus admissibles aujourd'hui, notamment celles qui se rapportent à l'esclavage. Mais ces idées étaient tellement celles de l'époque, qu'il a fallu au christianisme, pour faire prévaloir des sentiments plus humains, plusieurs siècles d'efforts continus.

Dans sa métaphysique, Aristote traite de l'être considéré comme existant par lui-même. Ici nous ne trouvons plus la même clarté d'expression que dans ses autres ouvrages, ce qui tient en partie à ce que le sujet est plus abstrait, en partie à ce que les idées de l'auteur sont moins nettes. Cependant encore en ce point ne voyons-nous pas qu'Aristote ait été surpassé par ceux qui sont venus après lui ; et même il est à remarquer que, de toutes les parties de ses ouvrages, c'est celle-ci qui a le plus contribué à étendre son influence, et à le faire dominer dans les écoles pendant le moyen âge.

Nous arrivons enfin à la partie qui doit fixer le plus spécialement notre attention, aux livres qui traitent des sciences physiques. Ils sont nombreux et variés. On y compte : 1º huit livres sur la physique proprement dite, quatre livres sur le ciel, un sur la météorologie, où il est aussi question de minéralogie, un sur les couleurs ; 2º deux livres sur la génération et la corruption des corps, c'est-à-dire sur le mouvement de décomposition et de recomposition des êtres organisés ; dix sur l'histoire des animaux, quatre sur leurs parties, un sur leurs moyens de progression, deux sur leur génération, et de plus divers traités sur la veille et le sommeil.

Dans tous ces ouvrages, Aristote suit la même marche que dans sa poétique, sa morale, et sa politique, c'est-à-dire qu'il ne pose aucune règle *a priori*, mais qu'il les déduit toutes de l'observation des faits particuliers et de leur comparaison. Cette méthode, au reste, n'est que l'application de sa théorie sur l'origine des idées générales, théorie qui est l'opposé de celle de Platon. Ce dernier, ainsi que nous l'avons dit en faisant l'analyse de *l'Timée*, admet que les idées générales existent par elles-mêmes, et soutient qu'elles sont innées chez l'homme, c'est-à-dire que son âme les a possédées lorsqu'elle était unie à la divinité, et que quand elle les retrouve, c'est par une véritable reminiscence. La conséquence évidente de ce système est de condamner les sens à l'inaction, pour favoriser par le recueillement le retour de l'esprit vers son ancien état. Aristote prend justement le contre-pied de cette doctrine. Pour lui, il n'y a point d'idées innées. Que la divinité ait par elle-même toutes les idées générales, cela est de sa nature ; mais quant à l'homme, il ne peut les acquérir que par voie d'abstraction, et comme rien ne se trouve dans son esprit qui n'ait d'abord passé par ses sens, toutes ses connaissances prennent nécessairement leur source dans l'observation et dans l'expérience. Du seul fait d'avoir posé ce principe dans sa logique, il résulte pour toute sa philosophie un caractère particulier et un mode de procéder toujours le même dans les sciences morales comme dans les sciences physiques. Veut-il par exemple écrire sur la politique, au lieu de se créer d'abord une république idéale qui lui serve de type, de terme de comparaison pour juger de la bonté des divers gouvernements existants, il commence par réunir un grand nombre de constitutions, il les compare entre elles, examine leur influence sur les nations telle que l'histoire la fait connaître, arrive enfin à des aperçus généraux sur les effets des institutions sociales et sur les ressorts des états. Voilà quelle est la marche générale suivie par Aristote. Nous avons dû nous arrêter pour bien la faire connaître ; revenons maintenant à l'examen des traités spéciaux sur les sciences naturelles.

Parmi ceux que nous avons énumérés, le premier, qui a rapport à la physique générale, est le plus faible de tous, et cela devait être. Dans cette science en effet, on ne saurait faire de grands progrès en se bornant à envisager les faits qui se présentent naturellement. Il faut en faire naître de nouveaux, il faut expérimenter. Or, au temps d'Aristote, on ne le pouvait guère ; les arts industriels n'étaient pas assez avancés pour en fournir les moyens. On n'avait qu'un petit nombre d'observations en groupes isolés ; il était impossible de s'élever à de très hautes abstractions. Beaucoup de principes posés par notre philosophe ont été depuis reconnus faux ou incomplets ; mais alors ils étaient véritablement l'expression générale des phénomènes connus. Il voyait par exemple les

corps solides ou liquides tomber vers la terre quand ils cessaient d'être soutenus, les corps gazeux s'élever du fond vers la surface de l'eau, la flamme se diriger vers le ciel : il en concluait que l'air et le feu tendaient à monter, la terre et l'eau à descendre. Nous savons aujourd'hui que ces mouvements en sens inverse sont pourtant le résultat d'une force unique ; mais nous ne sommes arrivés à cette découverte qu'après que des faits nouveaux nous ont fait apercevoir l'insuffisance des premières explications. La même remarque s'applique à ce principe tant reproché de l'horreur du vide. Aristote ne l'a point établi *a priori* ; il l'a énoncé comme étant l'expression générale des faits connus à cette époque. S'il eût vu l'eau s'arrêter dans les pompes à une hauteur de 32 pieds, le mercure se soutenir à 28 pouces dans le tube de Toricelli, peut-être, en comparant les pesanteurs spécifiques aux hauteurs des deux colonnes, eût-il été conduit à découvrir la véritable cause du phénomène. Remarquons au reste que tant que l'expérience n'avait point montré le contraire, il était tout aussi rationnel de supposer aux corps une disposition à se porter partout où un vide eût tendu à s'opérer, que d'admettre qu'ils s'attirent mutuellement comme on le fait aujourd'hui. Le principe de l'horreur du vide s'est trouvé faux ; mais il n'a en lui-même rien d'absurde, et il n'a pu sembler tel qu'à ceux qui ont bien voulu prendre à la lettre une expression figurée, expression toute semblable à vingt autres que nous employons sans scrupule parce que le langage ne nous en fournit point de parfaitement rigoureuses.

Aristote a fait de sa méthode un emploi beaucoup plus heureux, quand il l'a appliquée à l'étude des êtres vivants. Son *Histoire des animaux* surtout est un véritable chef-d'œuvre.

(La suite à un prochain numéro.)

HISTOIRE.

FRAGMENT INÉDIT

DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD,

PAR M. AMÉDÉE PICHOT.

Une histoire de Charles-Édouard, dernier prince de la maison des Stuarts, doit paraître à la fin de ce mois. L'auteur est M. Amédée Pichot, déjà connu par son voyage littéraire en Angleterre et en Écosse. Il était difficile de choisir dans l'histoire d'Écosse un sujet d'un intérêt à la fois aussi sérieux et aussi romanesque. C'est la lutte de la légitimité contre le gouvernement de fait, c'est le dernier effort de l'Écosse comme nation contre l'Angleterre.

Charles-Édouard avait passé la nuit dans le village de Slateford. Agité d'une impatience bien naturelle, il s'était jeté tout habillé sur un lit, où il lui fut impossible de dormir plus de deux heures. Dès qu'il apprit qu'Edimbourg était occupé par les highlanders, sous les ordres de Lochiel, Keppoch, Ardschield et O'Sullivan, il monta à cheval, et au premier signal toute l'armée se trouva prête à faire son entrée dans la ville. Le château tenait encore pour la maison de Hanovre. Afin d'éviter les boulets qu'il pourrait faire pleuvoir sur les vainqueurs, car il dominait la route directe, le prince et ses montagnards, faisant un détour sur la droite, arrivèrent par Dud-dingston au parc du roi, où ils pénétrèrent par une brèche pratiquée au mur de clôture. Le « parc du roi », promenade favorite du roi Jacques VII, lorsqu'il habitait Edimbourg, n'était que duc d'York, comprend dans son enceinte le mont d'Arthur, qui semble protéger à ses pieds le château d'Holyrood, les roches basaltiques de Salisbury, l'ermitage de Saint-Antoine, et le vallon de Saint-Léonard, lieux que la poésie et le roman ont rendus de nos jours plus célèbres que n'avait fait l'histoire. D'une éminence auprès de l'ermitage, Charles put contempler, pour la première fois, le palais de ses aïeux, sa cour quadrangulaire, et les rondes tourelles de la principale façade. Rien de changé depuis Jacques VII. L'édifice était tout entier debout, et le drapeau des Stuarts arboré sur la façade ; la gothique chapelle seule n'était plus qu'une ruine, comme pour rappeler au prince que, dans la révolution de 1688, on avait surtout déclaré la guerre au culte de son aïeul, qui s'était plu à la décorer si pompeusement. Charles descendit de cheval ; déjà le parc et les jardins d'alentour étaient remplis d'une foule enpressée de tous rangs, de tout âge et de toutes les opinions. Il y avait beaucoup de curieux, mais encore plus de jacobites ; et ceux-ci venaient à l'envi offrir leurs félicitations au prince, qui les accueillait avec aisance, et ce sourire de contentement qui a tant de séduction sur des lèvres royales. L'historien Home, un des témoins de cette scène, convient que la présence de Charles émut plus d'un whig. Sa jeunesse, sa taille avantageuse, ses cheveux blonds et bouclés, son teint d'une délicatesse extrême, et différant par sa blancheur du teint un peu plombé de ses ancêtres ; son visage, d'un ovale parfait, la pose élégante de sa tête, ses yeux bleus et intelligents, l'arc bien dessiné de ses sourcils d'ailleurs peu saillants, son nez régulier et sa bouche petite, tout fut curieusement analysé par les spectateurs. Quelques whigs chagrins essayaient bien de dire qu'il y avait dans les regards du « beau prince » un air de mélancolie qui était d'un triste présage au milieu de son triomphe ; mais les jacobites, et les dames surtout, à Edimbourg comme à Perth, admiraient sans réserve la bonne mine de leur « Charlie » (*Charlie is my darling*), comme ils l'appelaient familièrement. Leur imagination se plaisait à décrire et sa personne et son costume. Sur sa veste de tartan à carreaux brillait l'étoile nationale de l'ordre de St-André ; une écharpe azur et or lui servait de baudrier ; et à sa simple toque de velours bleu était attachée la cocarde blanche qui rappelait la rose de la maison de Lancastre. Quand il remonta sur un beau coursier bai qui lui avait été offert par le duc de Perth, les acclamations redoublèrent, car Charles était excellent cavalier. « Notre héros ressemble à Robert Bruce », disaient les jacobites, et cette ressemblance n'était pas tout-à-fait une illusion (le portrait de Bruce était dans Holyrood, et pouvait servir à vérifier la ressemblance) ; mais c'était surtout l'intention de ses partisans de lui promettre le succès de ce roi chevalier, et la fortune alors semblait disposée à rendre cette seconde partie de la comparaison encore plus exacte que l'autre.

Au milieu de l'enthousiasme à peu près général, Charles pouvait bien oublier dans ce concours des sujets de son père, les dénominations hostiles de whig et de tory, pour ne voir autour de lui que des Écossais tous intéressés à briser avec lui la servitude imposée à l'Écosse sous le nom d'Union. Dans les manifestes publiés depuis 1715, les Stuarts en appelaient aux souvenirs de l'indépendance nationale autant qu'aux titres de leur famille. Aussi, au moment où Charles-Edouard approchait de la porte du palais, on vit tout à coup s'avancer un gentilhomme en cheveux blancs, James Hepburn de Keith, connu par des principes très-opposés au « droit divin des rois, » et qui plus d'une fois avait hautement blâmé le gouvernement de Jacques VII. Ce gentilhomme, généralement estimé de tous les partis, fut le premier à se montrer le partisan de Charles-Edouard, qu'il regardait comme le champion de la délivrance de l'Écosse. Il voulut en quelque sorte être son héraut dans le palais de ses pères ; et tirant son épée du fourreau, il le précéda d'un air fier jusqu'à l'appartement qu'il devait occuper.

Cependant, par intervalles, le canon anglais du château grondait sur la ville, comme pour protester contre les cris de fête du peuple. Un boulet fut lancé sur le palais, dont il atteignit une tourelle. Les bourgeois s'indignèrent de l'insulte gratuite de ces soldats étrangers, qui auraient dégradé sans remords un monument précieux de leur antique cité.

Combien on éprouve encore aujourd'hui d'impressions solennelles dans ce château d'Holyrood, où rien n'a changé ni de forme ni de place ! Avec quelles émotions Charles-Edouard dut parcourir cette demeure royale condamnée depuis 60 ans à une sorte de veuvage et de solitude par l'exil de sa famille ! Dans une première galerie, il vit d'abord cette longue suite de portraits de rois que l'orgueil d'Edimbourg cite à l'appui de son antiquité poétique ; dans les appartements auxquels cette galerie aboutit, il trouva les premières traces de cette reine dont la tragique mémoire occupe bientôt exclusivement l'attention parmi tant d'images historiques ou fabuleuses. Le lit et les rideaux cramoisis de Marie Stuart, les fauteuils où elle s'est assise, ceux où elle a brodé elle-même son chiffre, sa corbeille, ses fuseaux devaient y être : car ils y sont encore, comme aussi l'ineffaçable tache du sang de Rizzio !

Les acclamations du peuple, avide de contempler son prince, arrachèrent plus d'une fois Charles-Edouard aux réflexions que faisaient naître en lui tous ces objets, et le forcèrent de paraître aux fenêtres, pour recevoir les saluts des habitants d'Edimbourg. Une partie de la foule fut bientôt appelée dans un autre quartier de la ville, pour assister à une cérémonie imposante qui eut lieu au carrefour de la Croix de High-street (Notes du poème de *Marmion*), monument aujourd'hui détruit, où se faisaient de temps immémorial toutes les proclamations des actes publics. On décora d'un tapis la galerie où monterent les hérauts et les poursuivants d'armes, revêtus de leur costume officiel. Une troupe de highlanders se rangea en double haie dans la rue ; les trompettes firent entendre leurs fanfares, les cornemuses leurs pibrochs, et quand la foule eut fait silence, un nommé David Beat déclama le roi Jacques VIII, lut la commission qui nommait Charles-Edouard régent, et termina par un manifeste du prince, daté de Paris le 16 mai 1745. Les innombrables fenêtres des maisons de High-street, dont quelques-unes comptent plus de dix étages, étaient garnies de dames qui agitaient des mouchoirs blancs, pour exciter les acclamations du peuple ; l'amour du roi légitime semblait universel, comme si toutes les fautes de la dynastie étaient expiées par ses malheurs. Le dévouement semblait porté à ce degré d'enthousiasme qui enfante des prodiges, et il y avait dans tout ce qui se passait à cette aurore d'une seconde restauration une sorte de renaissance de la chevalerie. Pendant que les hérauts d'armes proclamaient Jacques et son fils, on vit au bas de la galerie mistress Murray de Broughton, dame d'une rare beauté, montée sur un coursier élégant, l'épée nue à la main, comme une héroïne du Tasse ou de l'Arioste ; d'autres distribuaient des rubans blancs à leurs frères et à leurs amans ; car ce n'est pas seulement dans le roman de *Waverley* que l'on pourrait citer des conversions au jacobitisme opérées par l'amour.

Lorsque Charles-Edouard était entré à Holyrood, on avait remarqué à sa droite le duc de Perth, et à sa gauche lord Elcho ; celui-ci était le fils aîné du comte de Wemys, seigneur très-consideré, qui, regrettant de ne pas pouvoir joindre la bannière des Stuarts à cause de son grand âge, avait envoyé son fils au prince avec une somme de cinq cents livres sterling. Lord Elcho n'était que depuis deux jours dans l'armée jacobite ; sa présence devait rassurer les whigs autant que la démarche solennelle de James Hepburn de Keith ; car sans être un whig comme celui-ci, lord Elcho passait pour être encore plus attaché à l'indépendance nationale qu'à la cause jacobite.

La veille de la prise d'Edimbourg, Charles-Edouard avait vu venir encore à lui sir Robert Treipland qui, habitant la capitale de l'Écosse, dut lui porter les vœux des Jacobites et l'instruire du peu de résistance que les whigs étaient en état de faire.

Lookart de Carnwath, Graham d'Alrth, Rollo de Lowbrun, le poète Hamilton de Bangour, sir David de Murray, etc., avaient précédé ou suivirent sir Robert de Treipland.

LITTÉRATURE.

DES DRAMES MERVEILLEUX ET FANTASTIQUES DE SHAKSPEARE.

(Premier Article. — Suite et fin.)

MIDSUMMER'S NIGHT DREAM. THE TEMPEST.

Il faut voir avec quel art Shakspeare dispose les plans de cette grande épopée magique et magique. Il commence par rejeter la scène de son action, bien loin de tous les tems historiques ; il recule le plus qu'il peut l'horizon de son drame ; et comme l'époque héroïque de la Grèce est, à son avis, la plus fabuleuse de toutes, il s'en empare sans façon, et ne se fait point scrupule d'établir dans le palais même de Thésée ses intrigues de fées, sa petite guerre d'amoureux. Il y trouve à

la fois l'avantage d'un magnifique climat, dont il reproduit en poète, les teintes brillantes, les paysages embaumés et les nuits plus belles que les beaux jours du Nord ; et celui d'une époque mythologique qui répand sur sa pièce cette vapeur lointaine, si favorable à la magie. Quant à son altesse Thésée, duc d'Athènes, je passe condamnation sur cet immense anachronisme. L'ami d'Hercule envoyant au couvent une jeune fille rebelle à son père, est certes assez peu historique. Dans ma classe de cinquième, cette remarque ne m'eût pas échappé et je l'eusse notée, mon dictionnaire de Chompré à la main. Effacez donc ces noms de Thésée et d'Athènes qui vous blessent, et remplacez-les par tels noms qui vous sembleront convenables ; Shakspeare n'y perdra rien et ne s'en embarrassera guères. Son bon sens lui apprendait que dans le royaume de l'invraisemblable, il n'y a pas de gradations, et qu'en fait de merveilleux, les nuances n'existent pas. Mais quel brillant parti le poète a su tirer de ces noms antiques ! quel beau cadre pour son tableau ? Les forêts retentissent du bruit des cors et de l'aboiement des chiens ; le héros grec et l'amazone traversent la forêt ; ensuite viennent les préparatifs des noces royales et la naïve peinture de la confiance et de l'abandon sans réserve d'une jeune fiancée qui va s'unir à son fiancé. L'auteur, comme s'il voulait parcourir toutes les nuances de la même passion, fait succéder à ce tableau du bonheur des amans, celui de leurs peines ; il en introduit plusieurs couples diversement contrariés par le sort ou trompés dans leur espoir. De là il passe aux caprices amoureux des génies, espèces d'enfans malins, bien dignes de présider aux fantaisies du cœur ; il ose davantage encore, il donne à son ironie un sens plus profond, et met toute sa pensée à nu. Voici la plus jolie petite fée du monde, la reine délicate des sylphides, victime d'un filtre magique que lui a versé son mari, ivre d'amour, ensorcelée comme les mortels le sont si souvent. Elle est tendrement éprise... faut-il le dire ? du rebut de l'humanité, du personnage le plus hideux que vient d'enrichir d'une belle tête d'âne la malice vengeresse d'Obéron. La beauté et la grâce sont aux pieds de cette stupidité difforme, dernier coup de pinceau de cette grande satire, amère critique de ces choix étranges si communs dans les liaisons du cœur. Shakspeare n'avait-il pas vu l'homme le plus distingué, sacrifié à un fat ou à un sot ? La médiocrité vaniteuse et l'imbécillité présomption l'emporter sur le talent, l'esprit et la grâce ? On serait bien tenté de trouver là quelque trace cachée des souvenirs personnels de la vie du poète, fort jeune alors, et qui n'était point à l'épreuve de ces caprices qu'il décrivait.

Shakspeare va toujours aux dernières limites de la pensée qui le saisit. Vous avez vu passer sous vos yeux l'amour volage des fées, celui des héros, celui des amans vulgaires et infidèles ; il descend jusqu'à la parodie la plus grotesque des sentimens tendres ; il nous fait voir ce que devient la passion sans délicatesse, sans imagination et sans esprit. Cette étoffe de la nature, comme disait Voltaire, est une fort triste chose, dépourvue de sa broderie. Une bande de lourds manœuvres s'entendent pour répéter en dialogues l'histoire érotique et touchante de Pyrame et de Thisbé. Ces passages, d'une gaité folle, valent les sublimes bêtises d'Odry : c'est un maçon, un savetier, un chaudronnier dramatisés, qui viennent se placer au-dessous de Thésée, d'Hippolyte, d'Hermione, de Puck, d'Obéron, de leurs acolytes ; et, occupant le dernier degré de l'échelle, complètent cette moquerie de l'amour, vu sous toutes ses formes, romanesque, élégante, idéale, coquette, passionnée, stupide ou grossière. Tant de teintes diverses se trouvent fondues et rapprochées avec un art incroyable ; presque toute la pièce est rimée ; le coloris et la verve lyrique y abondent, et vous diriez qu'un nuage magique, un voile d'or et de pourpre, enveloppant toute cette création, sont destinés à cacher aux regards profanes l'observation cruelle qui lui sert de base ; la fragilité du cœur de l'homme, et la folie de ses plus doux penchans.

Que l'on en veuille au poète ; qu'on lui reproche son analyse désespérante ; qu'on le blâme de désenchanter les passions ; qu'on s'afflige des résultats auxquels il nous conduit ; rien de plus loisible aux imaginations qui veulent être dupes. Il vous répondra que son devoir n'est pas de changer et d'embellir la vie, mais de la peindre. La voici tout entière ; l'explicative qui voudra. Ce n'est pas un de ces hommes à idées fixes, à convictions uniques. Il croit à tout, parce qu'il sait tout ; il doute de tout, parce qu'il a tout compris. La sphère où son intelligence plane est au-dessus de toutes les croyances subalternes, et de toutes les idées secondaires ; mais il a foi à Dieu, à la vertu, à la dignité de l'homme, à la puissance de l'ame sur le sort, à la merveilleuse beauté de la nature, au dévouement des femmes ; et c'est bien assez, à ce qu'il semble.

La scène va changer. Nous quittons ce beau paysage de la forêt magique :

Enfoncements des bois, océans de verdure,
Dont le jeu du zéphir vient caresser les flots ;
Doux murmure des vents, du feuillage, des eaux :
Sur l'humide gazon, théâtre de féerie,
Mille grains d'or semés comme une broderie,
La clochette d'albâtre au calice d'azur,
La fleur taillée en urne, et sa coupe d'or pur ;
Et le rubis ardent des jeunes primevères,
Du peuple aérien parures éphémères,
Frêles et doux trésors dont l'éclat fait le prix,
Par ces doigts délicats avec soin réunis ;
Enfin sous les halliers, ce bruit qui se prolonge,
Doux comme un pur encens, et léger comme un songe,
La chanson de la fée ; et ses lointains échos
Berçant la jeune reine, et charmant son repos.

De ce lieu de délices, on nous transporte dans une île déserte et enchantée, au milieu d'une nature vierge, sauvage, primitive. Shakspeare nous ouvre un nouveau monde ; il va y placer la raillerie politique, la satire voilée des mouvemens des empires, des moyens et des crimes qui ôtent et qui donnent les trônes. A vingt-huit ans, lorsqu'il se consacrait de l'amour dans le rêve de la mi-août, il lui fallait une scène brillante et fantastique comme la passion dont il traçait la peinture ironique. A cinquante ans, il lui prend envie de se moquer des

tourmentes politiques ; son drame commence par une tempête, se continue au bruit des vagues émuës, au sein des grottes, dans les bois séculaires et sombres comme l'ambition. C'est là cette harmonie des idées et des rapports que le génie devine par instinct, et que nulle rhétorique n'enseigne.

La Tempête a bien moins d'action que la pièce précédente ; il s'agit d'un magicien-roi qui, dépossédé, attire les usurpateurs dans l'île sauvage où il règne, et les force à lui rendre sa couronne : mais comme l'exécution dramatique de ce conte ancien est philosophique et profonde ! Le Rêve n'est qu'un magnifique poème de jeune homme, attristé par ses expériences en amour. La Tempête est l'œuvre d'un penseur qui a vu les révolutions des empires et les a jugées. Dans ce dernier ouvrage, deux élémens de la destinée humaine se trouvent en lutte, l'ambition et le savoir ; d'une part, les penchans bas, envieux, l'amour de l'or, la soif du pouvoir, sensualité, fausseté, servilité, ignorance, tout ce qui courbe nos fronts vers la terre et nous assimile aux bêtes ; d'une autre, l'étude patiente qui dompte la nature, l'amour dans deux âmes innocentes, la générosité qui pardonne, le charme de la musique, l'enthousiasme de la piété et de la solitude, tout ce qui élève l'homme et l'épure. Les deux régions sont en présence ; grossièreté démoniaque, féerie aérienne ; tendresse ingénue, haineuses et meurtrières intrigues des cœurs. A la tête du premier de ces domaines est Caliban, l'homme à l'état brute, le génie de la fange et de l'argile, l'instrument des passions basses ; autour de lui se groupent les matelots ivres, qui parodient la royauté, les conspirateurs, qui veulent égorger leur roi endormi. De l'autre côté s'élève et se joue Ariel, le génie de l'air et de l'intelligence, le plus léger des esprits sylphiques ; il obéit au vieux Prospero, sage monarque, magicien puissant, devenu maître des élémens à force de veilles et de sainteté, brillante et douce portion de l'ouvrage, à laquelle se rattachent encore les naïves amours de la jeune fille, qui, n'ayant jamais vu que les déserts et son père, ne dissimule aucune de ses émotions, et dont l'ame semble transparente comme le cristal. Le but réel de Shakspeare, c'est le contraste des deux mondes, sauvage et civilisé, pur et corrompu, matériel et intellectuel ; et c'est merveille, comment il les oppose, de quel langage à la fois idéal et dissonant il doue Caliban le sauvage, quel dialecte aérien et lyrique il prête à son amable Ariel. Les deux scènes suivantes, placées en contact immédiat et en contraste évident, prouvent combien Shakspeare attachait d'importance à cette grande opposition. Le vieillard Prospero est en scène avec sa fille Miranda ; le monstre Caliban, demi-démon, demi-brute, est caché au fond de la caverne, où le pouvoir de Prospero le retient.

PROSPERO, s'approchant de la grotte.

« Toi qu'un démon créa dans son jour de colère,
Dehors ! Viens, qu'on te voie ! Allons, sors ! »

CALIBAN, sortant de l'autre avec une charge de bois, regarde Miranda et son père.

... Sur tous deux

Pleuvent tous ces poisons, que des marais fangeux
Écumant le limon dans sa main desséchée,
Ma mère recueillait, sous les vieux joncs cachée !
Que le vent du sud-est vous dévore vivans !

PROSPERO.

Eh bien ! je vais te rendre à tes anciens tourmens.
Tu veux que dès ce soir la douleur, sans relâche,
A tes flancs, à ton sein, comme autrefois s'attache !
Qu'un peuple de lutins t'écrasant de leur poids
Te privent de sommeil et d'haleine et de voix !
Que de mille aiguillons les poignantes morsures
En longs sillons de sang, t'impriment leurs blessures.
Tu le veux ; j'y consens ; et je te le promets ;
Ce soir, monstre !

CALIBAN.

... J'ai faim, — je veux dîner en paix —

Cette île m'appartient par Sycorax ma mère.
Pourquoi me la prends-tu ? Le jour, où l'onde amère
Te jeta sur ces bords où tu me rencontras,
Avec humanité, d'abord tu me traitas.
Ton langage amical plaisait à mon oreille.
Tu m'enseignais comment du fruit de la groseille
On exprime le jus : et pourquoi tour à tour
Un globe tout de flamme et qui donne le jour
Apparaît dans le ciel, suivi d'un feu plus pâle,
Qui brille dans la nuit et croît par intervalle.
J'etais en revanche, et je te découvrais
Les trésors de mon île, étangs, sources, forêts...
Tous mes secrets, enfin... — que le ciel m'en punisse !
Puissent mille poisons, unis pour ton supplice,
Distiller sur ton front tous les hideux fléaux
Qui déchirent la chair et qui rongent les os.
Jadis j'étais mon maître... au fond d'un roc stérile
Tu m'enfermes...

PROSPERO.

Tu mens, ame ingrate et servile ;

Sur toi, monstre, jamais la bonté ne put rien.
En vain, pendant long-tems je t'ai comblé de bien ;
Il te faut des tourmens. — Vil rebut de la terre,
Tu voulais de celui qui te traitait en père
Déshonorer la fille...

CALIBAN.

Oui, c'était mon projet :

Tu m'en as empêché ; j'en ai vraiment regret
De petits Calibans j'allais peupler le monde.
C'est dommage !

PROSPERO, à lui même.

Jamais cette nature immonde
Destinée à mal faire, à maudire, à servir,
Aux plus faibles vertus ne pourra s'assouplir.
(A Caliban.)

Étendu sur la terre, affamé, nu, sauvage,
Ici je te trouvais ; je t'appris mon langage.
Je pris pitié de toi. Tes sens épais et lourds,
Qu'à peine révélaient quelques hurlemens sourds,
De la noble raison virent briller la flamme.
Vains efforts ! soins perdus ! — Né d'une race infâme
Avec ton sang impur, tes vices circulaient,

Les besoins de la brute, en tes veines coulaient.
— Subis ta peine, esclave ! ou ton sort sera pire !

CALIBAN.

Tu m'as appris ta langue... — et je sais te maudire !...
J'ai profité, vois-tu ?..

PROSPERO.

Va, fuis, tremble ; je puis
Torturer tout ton corps par des maux inouis.
Tes os vont se briser ; une insomnie affreuse
Tarira ce sang vil dans sa source fangeuse.

CALIBAN.

Non, non ; pardonne-moi !

PROSPERO.

Va, fuis, esclave, fuis !

Va ramasser le bois, va te dis-je ! Obéis !

(A peine le monstre a-t-il regagné la forêt, qu'une mélodie douce retentit au loin. On entend l'hymne suivant, que chante Ariel au sein des airs. Le jeune fils du Roi, qui l'écoute, suit la direction de cette voix mystérieuse, qui lui annonce la mort de son père, naufragé. La nouvelle est fautive, et ce n'est qu'un prestige magique, comme le prouve la teinte légère et brillante du chant funèbre.)

CHANT D'ARIEL.

Loin, bien loin, au sein des ondes
Transparentes et profondes,
Il repose mollement.
Sur son lit de mousse marine,
Une nymphe des eaux s'incline,
Et le flot roule doucement.
Silence ! Silence !
L'hymne funèbre au loin dans les airs se balance,
S'éteint, meurt et puis recommence.

(Le chœur aérien répète à demi-voix : Silence, etc.)

FERDINAND.

J'entends l'hymne de mort résonner dans les airs ;
D'où peuvent émaner ces magiques concerts ?
En vain j'écoute...

ARIEL.

Perle, aux couleurs diaprées,
Corail aux tiges pourprées,
Fleur des mers aux longs rameaux,
De votre parure éternelle
Ornez sa dépouille mortelle,
Resplendissante au sein des eaux,
Silence ! Silence !
L'hymne funèbre au loin dans les airs se balance,
S'éteint, meurt, et puis recommence.

(Le chœur répète, Silence, etc.)

Le contraste de ces couleurs est encore assez visible dans nos vers : et c'est tout ce que nous avons voulu reproduire, désespérant de traduire de tels passages : ployer à notre versification peu accentuée, à notre poésie dédaigneuse, l'énergie tissu des pensées et du rythme de ce grand homme, serait la plus difficile des œuvres.

L'ironie, inspiration toujours présente et cachée des drames de Shakspeare, s'attache, dans la *Tempête*, à la politique et aux bizarreries de l'ordre social. Dès la première scène, l'égalité humaine renaît en présence du danger commun, et le monarque, tremblant devant le pilote pendant que le vaisseau est en péril, annonce les intentions de l'auteur. Prospero, qui parvient à dompter Caliban ; le vieillard, faible, mais d'une raison puissante, triomphant du Géant inculte et l'asservissant à sa loi, offre une frappante image de la civilisation qui fonde les empires, de l'intelligence qui domine la force brute. Arrivent les naufragés : à peine ont-ils la vie sauve, que leurs intrigues de cour recommencent dans l'île déserte : ils n'ont plus ni fortune, ni sujets, et ils conspirent pour une royauté sans apanage ; ils trament des révolutions et machinent des complots, rien que pour se tenir en haleine, pour n'en pas perdre l'habitude. Derrière eux est un vieux philosophe honnête et bavard, l'abbé de Saint-Pierre de ce tems-là. Pendant que ses compagnons font de la politique positive à coups de poignard, il s'occupe de politique idéale ; il rêve des utopies. Tout le monde sera noble, riche, heureux sous sa loi : fraternité complète, communauté de biens ; opulence pour tous. N'est-il pas admirable ce rôle de l'honnête homme, mais inactif, à côté de l'activité scélérate des autres politiques, moins bons théoriciens que lui, mais qui vont droit au fait ? Et n'avons-nous pas vu toutes ces choses ? Enfin, sur le dernier plan, de grossiers matelots, alliés à Caliban, prétendent également à l'empire ; car tout le monde, dans cette pièce, a de l'ambition, comme tout le monde, dans le *Rêve de la mi-août*, a de l'amour ; c'est le plus hardi et le plus brutal qui l'emporte. A peine le plan de conquête est-il conçu, qu'il fait déjà l'autocrate, bat son confrère, et finit par lui octroyer sa grâce avec une royale et édifiante condescendance.

Faudra-t-il croire que tous ces fils épars, qui se réunissent dans un centre commun et, par le tissu le plus merveilleux, coïncident dans tous leurs points, n'aient été réunis que par le hasard ? Que les agitations, les peines, les fureurs, les douleurs, les remords, les abandons, les folies de l'amour, se trouvent tous, et par hasard, rassemblés dans le *Rêve de la mi-août*, depuis les caprices qui traversent l'âme inconstante et aérienne des sylphes, jusqu'à l'imitation la plus grossière, la plus épaisse, la plus bizarrement discordante de ce que la passion a de romanesque ? Est-ce fortuitement que la *Tempête*, au milieu de ces inventions merveilleuses et comiques, offre à peu près toutes les leçons politiques que l'on puisse attendre, et une peinture de tous les caractères qui se meuvent dans la sphère des intérêts publics, depuis le roi-philosophe, dont Shakspeare a fait un sorcier, jusqu'à ces matelots qui, trouvant un habit de pourpre et une couronne après le naufrage, jouent au monarque et au ministre, tout aussi bien que leurs maîtres ? Orateurs diffus, égoïstes politiques, bonhomie naïve des théoriciens, sagacité immorale des gens d'Etat ; la pratique très-active des spéculations de Machiavel, l'impuissance des gens de bien, la bassesse d'un peuple imbecille, représenté par Caliban, qui ne fait, lui, des révolutions que pour boire du

meilleur et « baiser les pieds d'un nouveau maître. » Tout y est ; et, pour achever le chef-d'œuvre, tant de profondeur et de raison se cache sous une profusion de richesses poétiques, de scènes comiques, naïves, magiques, burlesques, qui ne laissent apercevoir que l'enveloppe brillante de ces grandes moralités.

La fertilité d'invention et l'éclat de poésie qui distinguent Shakspeare sont faciles à apprécier ; ce que nous réclamons en sa faveur, c'est le privilège de la plus haute, de la plus puissante raison. Et peut-être, dans la situation actuelle des esprits, n'est-il pas inutile d'étudier, sous ce rapport, ses œuvres admirables ; de prouver que ses créations les plus vaporeuses sont régies par une force secrète de vérité et de bon sens. De tels travaux, exécutés par des mains habiles, tendraient à détruire enfin ces distinctions de sectes et de partis littéraires, qui affligent tous les bons esprits, à ramener insensiblement les masses vers un éclectisme raisonné, vers un sanctuaire commun où tous les instructeurs des nations aient leur place et leur culte ; où Shakspeare ait son trône, et Racine le sien ; où Dante apparaisse ; où Sophocle brille éternellement de l'éclat de son génie si touchant et si pur ; d'où l'on ne bannisse que le faux, le maniéré, le servile. Sans doute, appeler ce moment de tous ses vœux, ce n'est pas à aucun parti ; mais il y a une espèce de courage intellectuel à conserver sa conscience de penseur intacte et sans tache ; il est peut-être tems que les hommes de sens se liguent contre ce fanatisme aveugle qui gâte les meilleures causes, comme l'élève du sorcier abusait d'un excellent talisman ; contre l'habitude malheureuse de se prosterner devant une idole unique ; contre le besoin d'accepter un vasselage hellénique ou germanique. Une intelligence, même médiocre, doublera sa puissance, si, au lieu de s'enchaîner à des maîtres, elle se consulte, elle s'interroge, elle se comprend elle-même. Peut-être l'époque est-elle venue de réclamer le développement spontané des idées de chacun dans leur individualité propre, développement qui concourt plus qu'on ne pense au bonheur et à la puissance morale des nations. Si j'avais le secret de ces paroles vives, hardies et éloquentes qui entraînent les hommes, et si notre siècle n'avait pas beaucoup d'autres affaires importantes, j'en userais pour la convoquer à la destruction de toutes les folles nuances de l'esclavage intellectuel, à la consécration de cette liberté qui affermit toutes les libertés et détruit toutes les servitudes, la liberté de l'esprit.

PH. CHARLES.

VOYAGES.

EXTRAIT D'UN VOYAGE INÉDIT EN SIBÉRIE.

J'ai parcouru le pays des Ostiacks. Il est sans limites déterminées, ainsi qu'une contrée sauvage environnée de terres sans culture.

Les demeures des habitants sont de petites huttes carrées, couvertes en écorce de bouleau. Au milieu est le foyer, d'où la fumée s'échappe par un trou pratiqué dans le toit. Près des parois se trouve une espèce de coffre, rempli de raclure de bois ; c'est le lit de la famille. Père, mère, filles et garçons y reposent pêle-mêle.

L'ameublement répond à cette magnificence. Une marmitte de pierre ou de fer, des filets, des arcs, des flèches, quelques vases d'écorce de bouleau, voilà pour la classe commune ; l'homme dans l'aisance a un couteau, et l'homme puissamment riche possède une hache de fer.

Mon hôte est de ces derniers. Il a quatre ou cinq femmes, plus ou moins jolies ; il en a même sept ; mais il ne faut pas en compter deux, qui sont vieilles, et qui servent les plus jeunes, selon l'usage du pays.

Il a une fille vraiment jolie. Comme elle a près de dix-neuf ans, il est urgent de la marier ; et comme la hache de son père doit un jour lui appartenir, elle a plus de prétendants qu'elle n'en peut écouter. On m'a dit à mon arrivée qu'un d'eux allait l'obtenir. Un ami de l'amoureux s'est en effet présenté ; il a demandé au père combien il estimait sa fille, et sur ce qu'on lui dit qu'elle valait 200 roubles, il marchandait et l'eut pour 150. La difficulté n'étant plus que dans le paiement, il offrit pour en tenir lieu une partie ce qu'il possédait, son bateau, son chien, ses filets, un arc en bon état et un couteau tout neuf. Le père, touché de tant d'amour, donna son consentement et un verre d'eau-de-vie en fut le gage.

Trois jours après, le père, ayant rassemblé la famille, le reçut le verre en main, lui remit sa fille, et les ayant exhortés aux vertus de leur nouvel état, les envoya tous deux sceller leur union : c'est à cela que se borne toute la cérémonie.

On fait pourtant quelquefois des réjouissances. Elles consistent, non à se livrer aux festins ou aux danses, mais à combattre les ennemis de l'homme, les sangliers, les loups, les ours. Comme les dépouilles de ces animaux sont apportées au vieillard qui ne peut plus les atteindre, l'ivresse de la joie nuptiale devient une œuvre d'humanité.

Une chasse fut ordonnée pour les noces de ma jeune hôtesse. Le lendemain, au point du jour, quatre traineaux furent amenés ; on y attela des chiens bien disciplinés et d'une extrême vitesse. En moins de cinq heures, nous fûmes à quinze lieues de Naryn, vers l'endroit où le Damienska mêle ses eaux à celles de l'Obi. J'étais armé d'un fusil de chasse ; nos hôtes avaient leurs flèches qu'ils semblaient préférer.

A peine quelques Ostiacks eurent-ils battu la forêt, que nous vîmes s'avancer un ours de première force. Harcelé par les chiens qu'il déchirait dans sa fuite, il menaçait d'une gueule sanglante les chasseurs qui l'environnaient. Je le couchai à mes pieds d'une balle dont je lui cassai le front, et des transports unanimes accueillirent mon adresse.

J'avais ignoré jusqu'alors une pratique superstitieuse de ces peuples chaque fois qu'il leur arrive d'ôter la vie à un ours. Elle consiste à demander pardon à l'âme de l'animal qu'ils croient errant dans les bois, et qui, sans cette réparation, se vengerait sur eux d'avoir été chassé du corps qu'elle habitait. Ils écorchent l'ours, lui coupent la tête, suspendent sa peau à un arbre, et, faisant plusieurs fois le tour de son cadavre avec force grimaces et des lamentations, lui adressent ces paroles, auxquelles le chœur fait réponse : « Qui t'a ôté la vie ? — Les Russes. — Qui t'a coupé la tête ? — La hache d'un Russe. —

— Qui t'a ouvert le ventre ? — Le couteau d'un Russe. — Nous t'en demandons pardon pour lui. »

Notre chasse dura plusieurs jours. Nous rapportâmes à la hutte grand nombre de martres, de zibelines, de renards, qui abondent dans ces contrées. Nous revîmes les nouveaux époux. Le mari était soucieux ; il était dévoré d'un tourment intérieur, qu'il s'efforçait en vain de cacher : il était, dans son bonheur, jaloux d'un rival malheureux.

Dans nos pays civilisés, il est assez d'usage de couper la gorge à son rival ou de se la faire couper par lui. Chez les Ostiacks on s'y prend d'une autre façon : on ne se fait point assassiner par délicatesse. Poussé par sa passion, le jeune époux prit du poil de l'ours que nous avions tué et courut l'offrir à son rival. Celui-ci l'accepta. Aussitôt son visage redevint serein. J'en demandai la raison. « Si l'un d'eux était coupable, me dit-on, l'âme de l'ours le ferait périr au bout de trois jours. »

J'étais émerveillé de la simplicité des Ostiacks. Tout ce dont j'étais témoin me les faisait chaque jour estimer davantage. Parmi les traits qui m'ont été contés j'ai remarqué celui-ci :

Un marchand Russe, allant de Tobolsk à Beresof, ville située à douze journées au nord de la première, passa la nuit dans une cabane d'Ostiacks. Le lendemain matin, à quelques verstes de sa couchée (environ 2 lieues), il perdit une bourse contenant cent roubles. Le fils de l'Ostiack, allant un jour à la chasse, passa par hasard à l'endroit où était cette bourse, et la regarda sans la ramasser. De retour à la cabane, il se contenta de dire qu'il avait vu sur le chemin une bourse pleine d'argent. Le père le renvoya aussitôt sur le lieu, en lui ordonnant de couvrir la bourse d'une branche d'arbre, afin de la dérober aux yeux des passants, et qu'elle pût être retrouvée à cette même place, par celui auquel elle appartenait si jamais il venait la chercher. La bourse y resta plus de 3 mois. Le Russe, revenant de Beresof, alla loger chez le même Ostiack, et lui raconta le malheur qu'il avait eu de perdre sa bourse le jour de son départ. L'Ostiack tout joyeux lui dit : « C'est donc toi qui as perdu une bourse ? eh bien ! sois tranquille : je vais te donner mon fils, qui te conduira où elle est ; tu pourras la ramasser toi-même. » Le marchand trouva en effet sa bourse à l'endroit où elle était tombée.

Les Ostiacks, sans connaître le christianisme, ont les vertus de l'évangile. Ils sont idolâtres ; ils ont des idoles publiques, révérentes en commun par le peuple, et des idoles domestiques, fabriquées par le père de famille et adorées seulement de ses enfants. Ces idoles sont des troncs d'arbre, grossièrement taillés, dont le sommet est bien ou mal arrondi ; deux trous y sont percés pour figurer les yeux ; un troisième représente la bouche, et un relief quelconque rend assez imparfaitement le nez.

Le père de famille fait l'office du prêtre. Lui seul en a le droit, lui seul s'en acquitte. Il transmet les oracles de l'idole, qui dans les grandes occasions sont regardés comme décrets du ciel, et auxquels il croit lui-même. Il m'est arrivé d'envier le sort de ces idoles. Quand une jeune femme pleure son mari mort, l'idole, revêtue des habits du défunt, prend sa place la nuit comme le jour.

Les femmes des Ostiacks sont en général laides et difformes. La saleté des haillons dont elles sont couvertes semble rendre inutile le soin extrême qu'elles prennent de leur peau. Cette coquetterie de propreté est une précaution de rigueur pour des femmes, qui cessent d'être épouses dès qu'elles cessent de plaire.

MÉLANGES.

TONIOTTO ET MARIE.

NOUVELLE.

Au tems des Français, étant maître d'école dans un village du Haut-Montferrat, j'y connaissais un jeune homme appelé Toniotto, et une jeune fille nommée Marie, qui appartenait à deux familles de bons paysans, voisines l'une de l'autre et vivant en très-bonne harmonie. Dès leur enfance le petit Toniotto et la petite Marie s'étaient pris mutuellement en affection ; on les voyait toujours ensemble, à tel point que ceux qui ne les connaissaient pas les prenaient pour frère et sœur, et les gens du village disaient souvent que ces deux enfants, quand ils seraient grands, feraient le plus joli couple que l'on pût voir. A dix-huit ans en effet Toniotto était le plus beau garçon du pays, et Marie, qui en avait alors seize, douce, blanche et pure comme une colombe, était belle comme une madone. Leur tendresse réciproque ne faisait que s'accroître avec les années ; ils ne s'en cachaient pas, et comme ils étaient aimés de tout le voisinage, tout le monde faisait des vœux pour leur bonheur. Leur mariage était une affaire arrangée entre les deux familles ; seulement les parents de Marie voulaient attendre que Toniotto eût tiré à la conscription, ne se souciant pas de marier leur fille pour la voir peut-être devenir veuve au bout de quelques mois ; et ceux de Toniotto trouvaient cela très-raisonnable. Les jeunes gens n'approuvaient pas trop ce délai, mais comme ils étaient d'un naturel docile et confiant, ils se soumettaient à la volonté de leurs parents, et en attendant, ils continuaient à s'aimer, ou plutôt tous les jours ils s'aimaient davantage. Un jour lorsque personne ne s'y attendait, l'ordonnance de la conscription fut publiée au son du tambour ; je m'en souviens comme si c'était hier, tant j'en eus le cœur serré. Ce fut un coup de foudre pour les jeunes gens du village ; quant à la pauvre Marie, elle en perdit ses belles couleurs, ses joues se flétrirent subitement, et tous les matins ses yeux gonflés montraient qu'elle avait passé la nuit à pleurer plutôt qu'à dormir. Toniotto au contraire avait constamment le visage enflammé ; il lançait des regards furieux de tous les côtés ; on aurait dit qu'il croyait voir dans chaque personne qu'il rencontrait le gendarme qui devait l'arracher des bras de sa bien-aimée ; bref, tout son air et toute sa conduite indiquaient qu'il roulait dans sa tête quelque mauvais projet. Lui, qui jusqu'alors avait été le garçon le plus rangé du village, s'absenta plusieurs fois de la maison pendant deux ou trois jours de suite. Quand on lui deman-

dait où il avait été, il disait qu'il était allé à quelque fête dans les environs, mais personne n'y croyait, parce qu'on savait bien que Marie pendant ce temps n'était pas sortie de chez elle ; on se disait au contraire à l'oreille que Toniotto commençait à fréquenter mauvaise compagnie, et qu'il s'était lié avec quelques brigands, restes de la bande du fameux Majino, qui, peu d'années auparavant, s'était fait appeler l'empereur des Alpes. Peut-être cela n'était-il que de la calomnie ; quoi qu'il en soit, le jour où le tirage devait avoir lieu, Toniotto se rendit au chef-lieu de la sous-préfecture, accompagné de Marie, qu'on voyait chemin faisant, lui parler avec beaucoup d'action, tandis que lui, gardant toujours sa mine renfrognée, ne lui répondait mot. Arrivé au chef-lieu, il quitta le bras de Marie, et rejoignit les autres jeunes gens venus comme lui pour le tirage ; la pauvre Marie alla se mettre dans un petit coin d'où elle pouvait entendre proclamer les numéros. Peu de moments après, le préfet, commandant du département et celui de la gendarmerie arrivèrent, et l'on commença l'appel. Jugez du battement de cœur qu'éprouva la pauvre Marie lorsqu'elle entendit prononcer le nom de Toniotto. Celui-ci s'approche de la table, et tire un billet ; il se trouva que c'était un des premiers numéros ; ainsi plus de doute qu'il ne dût partir. Marie tomba évanouie, et il fallut l'emporter demi-morte ; Toniotto ne proféra pas une parole ; quand le tirage fut fini, qu'on eut intimé aux porteurs des numéros désignés pour partir l'ordre de se retrouver dans trois jours au chef-lieu, et qu'on eut lu les lois contre les conscrits réfractaires, Toniotto dit à ses parents, qui voulaient l'emmener avec eux, que, pour le moment, il resterait avec ses camarades, mais qu'il ne tarderait pas à les rejoindre.

Cependant la journée entière et la nuit suivante se passèrent sans que Toniotto reparût. Ses parens ne savaient que penser, et se voyaient déjà ruinés par les terribles peines dont la loi les menaçait si leur fils ne se rendait pas à l'appel. Trois jours s'écoulèrent dans cette angoisse ; le quatrième, le lieutenant de la gendarmerie vint s'assurer de l'absence de Toniotto, et voulant user d'indulgence envers ses parens, il leur accorda encore deux jours pour se mettre à la recherche de leur fils ; mais les pauvres gens ne savaient où le trouver, et se désespéraient inutilement. Le dernier délai expiré, deux garnisaires vinrent s'établir chez eux. Le même jour on vit rôder dans les environs des gens de mauvaise mine, et le soir, deux heures après le coucher du soleil, un petit garçon du village vint demander le père de Toniotto, et lui dit qu'une personne de sa connaissance l'attendait près de l'église, et désirait lui parler. Il s'y rendit, et y trouva son fils avec lequel il eut une conversation qui dura trois heures. Les gens du village dirent dans la suite que Toniotto avait voulu engager son père à se joindre aux bandits avec lesquels il était lié, mais que celui-ci s'y était refusé ; j'ignore s'ils avaient raison, ce qu'il y a de certain ; c'est que le lendemain matin Toniotto revint chez son père. Les deux garnisaires voulaient lui sauter au collet, mais il leur conseilla d'un air menaçant de n'en rien faire, disant qu'après avoir dîné avec ses parens et fait ses adieux à tous les siens, il se rendrait volontairement au chef-lieu. On vint m'apprendre cette nouvelle : j'accourus aussitôt, et je trouvai Toniotto au moment où il sortait de sa maison pour entrer dans celle de Marie ; j'eus à peine le temps de lui crier : que Dieu te récompense bien, cher Toniotto, tu agis en bon fils ! il me fit un petit signe de tête, et entra chez Marie où il resta à peu près vingt minutes : je sus plus tard par la jeune fille, qu'il avait voulu lui rendre la parole qu'elle lui avait donnée de l'épouser, mais qu'elle s'y était refusée, et qu'elle lui avait promis d'attendre son retour. Pendant ce temps je me promenai en long et en large devant la maison de Marie ; enfin je vis Toniotto en sortir le visage tout décomposé et rentrer dans celle de ses parens où il ne resta que deux minutes ; je l'entendis les prier de ne pas l'accompagner, puis il reparut, et se mit en route. Le pauvre jeune homme savait bien ce qui l'attendait ; je le savais aussi, et c'est pour cela que je le suivis. Je le laissai d'abord faire quelques centaines de pas tout seul pour lui donner le temps de se remettre, ensuite je me rapprochai de lui. Il parut me voir avec plaisir, me serra amicalement la main et je vis une grosse larme rouler sur sa joue, mais à peine l'eut-il sentie, qu'il détourna brusquement la tête et se mit à parler de choses indifférentes. Quand nous arrivâmes au chef-lieu, il demanda à être conduit auprès du sous-préfet, et lui dit : Monsieur, je suis le conscrit Toniotto, ce n'est pas sans peine que je me suis déterminé à me rendre à l'appel, et si ce n'était pour l'amour de mon père et de mes frères, je ne serais pas venu ; quoi qu'il en soit, me voici. — Je m'avancai alors pour parler au sous-préfet en sa faveur ; celui-ci loua beaucoup la conduite de Toniotto et fit appeler le maréchal-des-logis de la gendarmerie, auquel il parla tout bas ; ce fut sans doute pour le lui recommander, car le maréchal-des-logis répondit : Oui, Monsieur, on fera tout ce qui sera possible. — Après quoi il fit signe à Toniotto de le suivre au quartier. Le jeune homme me fit ses adieux, et me conjura au nom de tout ce que j'avais de plus cher au monde d'empêcher ses parens et Marie de venir le voir au moment du départ. Je le lui promis ; et, ayant appris des gendarmes qu'il partirait le lendemain je repris tristement le chemin de mon village. A mon arrivée je trouvai Marie chez les parens de Toniotto, et je m'acquittai de ma commission. La jeune fille n'en persista pas moins dans son intention d'aller faire ses adieux à Toniotto, je lui dis qu'elle ne pourrait pas le voir. Alors elle voulut savoir s'il était en prison, et de question en question elle finit par m'arracher tout ce que je ne voulais pas lui apprendre.

Le lendemain, on vit Marie sortir de sa maison de grand matin, un panier sous le bras, comme si elle voulait se rendre au marché. Quand ses parents s'aperçurent de son absence, ils crurent qu'elle était allée voir partir Toniotto. Ses deux frères se hâtèrent de la suivre ; mais arrivés au chef-lieu, ils apprirent que Toniotto était très loin, et que personne n'avait vu Marie ; la jeune fille, se doutant bien que ce serait là qu'on la chercherait, n'avait eu garde d'y aller, et s'était rendue directement sur la route que les autres conscrits avaient prise, en sorte qu'elle se trouva à la première étape au moment où Toniotto arriva de son côté, escorté par deux gendarmes comme un malfaiteur, mais pourtant sans être enchaîné. Les gendarmes la reconnurent ; ils lui permirent de rester avec

Toniotto pendant le temps qu'ils se reposaient, et de partager avec lui les provisions qu'elle avait apportées dans son panier. Toniotto fit son possible pour l'engager à le quitter, et à retourner auprès de ses parens, mais elle voulut absolument l'accompagner jusqu'à la couchée; là Toniotto fut enfermé dans la prison avec les autres conscrits, et Marie alla demander à une pauvre femme un gîte par charité. Le lendemain, elle se rendit à la porte de la prison au moment du départ; jugez de sa douleur quand elle vit paraître son amant avec une vingtaine d'autres conscrits, ayant les mains enchaînées, et attachés deux à deux à une longue corde comme des galeux! Elle continua à cheminer à côté de son cher Toniotto; celui-ci lui demanda pourquoi elle persistait à le suivre, et quel était son projet; elle lui répondit qu'elle n'y avait pas pensé; qu'elle n'avait voulu que le voir encore une fois, et l'accompagner un peu; Toniotto, de son côté, l'exhorta à le quitter; alors la pauvre petite se mit à pleurer, et les autres conscrits et les gendarmes, qui n'étaient plus ceux de la veille, se moquèrent de tous les deux. Ils cheminèrent ainsi toute la matinée; à l'heure du dîner les conscrits furent enfermés dans la remise de l'auberge, et les gendarmes ne voulurent pas même permettre à Marie de rester près la porte. La pauvre fille alla donc s'asseoir à une petite distance de là, attendant le moment où les conscrits se remettraient en route. Alors elle se rapprocha de nouveau de Toniotto, et continua à marcher à côté de lui, sans trop savoir ce qu'elle faisait ou ce qu'elle voulait; de temps en temps elle tirait de son panier quelques fruits, et les mettait dans la bouche de Toniotto pour le rafraîchir; puis il recommençait à l'exhorter et elle à pleurer. Vers le soir ils furent rejoints par les deux frères de Marie, qui l'avaient suivie, se doutant bien de ce qu'elle était devenue. Comme c'étaient de bons et braves garçons, ils ne grondèrent point leur sœur, et la supplièrent seulement de retourner avec eux auprès de ses parens. Toniotto joignit ses prières à celles des jeunes gens, et la pauvre petite, douce comme un agneau, y consentit sans murmurer. Ils convinrent d'aller tous ensemble jusqu'à la couchée, ensuite, le lendemain, ils voulaient se dire un dernier adieu, après quoi Marie et ses frères reprendraient le chemin de leur village. Toniotto avec les autres conscrits, alla passer la nuit en prison comme la veille; Marie se rendit avec ses frères à l'auberge de l'endroit. A peine la pauvre fille fut-elle dans son lit que, soit fatigue, soit chagrin, elle fut saisie d'une fièvre ardente et tomba dans le délire. Le lendemain, l'un de ses frères resta auprès d'elle pour la garder, l'autre alla trouver Toniotto, lui apprit la maladie de Marie, et prit congé de lui. Marie resta malade plus de quinze jours, soignée par ses frères et sa mère, qui était venue la joindre; quand elle fut guérie, ils retournèrent tous chez eux. La pauvre petite était devenue méconnaissable, mais personne ne lui fit le moindre reproche sur sa fuite, tant elle était aimée et estimée de tout le monde.

Peu à peu pourtant elle se remit, et ce fut surtout la première lettre de Toniotto qui lui fit grand bien. Hélas ! je l'ai lue si souvent, cette lettre, que je la sais par cœur. Voici ce qu'elle contenait : « Mon cher père, je vous écris la présente pour vous dire que nous sommes arrivés heureusement au dépôt du régiment qui est dans une ville qui s'appelle Besançon, et où l'on dit que nous resterons long-temps. Ils m'ont déjà habillé en militaire en sorte que vous auriez de la peine à me reconnaître. Deux jours après notre arrivée, on a commencé à nous faire faire l'exercice, c'est-à-dire, qu'on nous apprend à marcher, et à tourner la tête à droite et à gauche ; dans deux ou trois jours, on nous fera faire l'exercice au fusil, et ils disent que du matin au soir on ne fait pas autre chose. Aussi nous espérons tous que l'on va bientôt faire la guerre, parce qu'alors tout cet ennui cessera, et l'on ne nous appellera plus des conscrits, qui est comme une espèce d'injure. En attendant, je voudrais bien vous savoir un peu consolé, et puis, je voudrais aussi savoir des nouvelles de cette pauvre Marie, qui a voulu absolument m'accompagner pendant deux jours, ce dont j'ai été bien fâché. Au reste, je puis vous jurer, mon cher père, que pendant tout ce temps nous avons été comme frère et sœur ; j'espère donc que personne ne lui en aura voulu, et je vous prie de l'embrasser pour moi. Saluez aussi de ma part ses parens et ses frères : et puis mon frère et notre cher maître d'école, que je bénis tous les jours du service qu'il m'a rendu en me montrant à écrire. Et là-dessus je vous demande votre bénédiction. Votre fils Toniotto.

Quelque temps après on reçut une seconde lettre du bon Toniotto, datée du camp devant Magdebourg. Il racontait qu'il s'était trouvé à la bataille de Iéna, et que les coups de canon qu'il y avait entendus, au lieu de lui faire peur, avaient été la première consolation qu'il eût eue depuis son départ de la maison paternelle, que depuis ce jour-là aucun de ses camarades n'osait plus l'appeler conscrit, et qu'il avait passé dans les grenadiers. L'hiver suivant, il écrivit de je ne sais quel endroit de la Pologne, et puis, l'été d'après, d'Aranda de Due-ro en Espagne. Toujours il racontait de nouvelles batailles, et l'on voyait bien qu'il prenait goût au métier; il avait été fait caporal, puis sergent, puis il avait eu la croix d'honneur, et il me remerciait toujours de lui avoir enseigné à écrire, disant que c'était ce qui le faisait avancer bien plus encore que toutes les belles actions qu'il avait faites sur le champ de bataille.

Environ deux ans après son départ, j'étais un jour à tenir école comme à l'ordinaire, lorsque je vis entrer un petit garçon, qui dit à l'un de ses camarades quelques mots à l'oreille : celui-ci les répéta à son voisin ; dans un clin-d'œil la nouvelle fit le tour de l'école, et voilà que tout à coup tous ces petits drôles se lèvent, et décampent en criant : « Toniotto est de retour ! allons voir Toniotto ! » Ne pouvant les retenir je me mis à les suivre, et je trouvai Toniotto avec une expression de bonheur comme je ne lui en avais jamais vu, ayant son père d'un côté et Marie de l'autre qui pleuraient et sanglottaient sans pouvoir articuler une parole, et entouré de tous les siens qui l'embrassaient à qui mieux mieux. Dès qu'il me vit, il se leva pour me sauter au cou, et je crus en vérité qu'il allait m'étouffer de tendresse ; il m'apprit en peu de mots que son régiment revenant d'Espagne pour aller joindre l'armée d'Italie et passant par le Piémont, il avait obtenu un congé de trois jours pour venir voir ses parents et... Au lieu de continuer il regarda Marie, il prit sa main et la couvrit de baisers avec un

certain air libre et aisé qu'il n'avait pas en partant, et qui me fit craindre que la vie militaire n'eût un peu changé son caractère. Mais ensuite en causant avec lui je vis bien qu'il était toujours le même bon et brave garçon ; seulement dans ces deux années d'absence il était devenu un homme fait, et au lieu de se lamenter et de pleurer, il calculait son avenir et marchait droit à son but, qui était toujours son mariage avec Marie. Il me dit qu'à juger d'après l'avancement qu'il avait déjà obtenu, il pouvait se flatter d'être nommé officier sous peu, et qu'alors il ne lui serait pas difficile d'obtenir la permission de se marier, ou bien de quitter le service. « Ce sera d'autant plus facile, ajouta-t-il en souriant, que chemin faisant j'ai attrapé bon nombre de blessures dont je ne me suis pas vanté dans mes lettres, et pour peu que j'en attrape encore deux ou trois, je pourrai bien, à l'âge de vingt-cinq ans entrer dans les vétérans et être renvoyé dans mes foyers, comme ils disent.

Les trois jours que Toniotto passa dans son village se passèrent en fêtes et en réjouissances, et la pauvre Marie pouvait bien dire avec vérité que c'étaient les plus beaux jours de sa vie. En partant, Toniotto remit trois louis à son père et un à son frère ; il donna à Marie un mouchoir de soie et un anneau d'or ; arrivé à Venise, il lui envoya encore une petite chaîne que dès lors elle ne cessa jamais de porter à son cou.

(La suite au prochain numéro.)

LE BAROMÈTRE CONJUGAL.

(Extrait du testament d'un physicien célèbre.)

« J'ai 50 ans ; je me porte à merveille, gros et gras comme un moine, quoique je n'aie jamais fait vœu d'abstinence et de macérations. Quelque chose pourtant m'avertit de ma fin prochaine, non que j'aie lu mon destin dans les cieux, je n'ai point les lunettes de Mathieu Lensberg, l'astronome clairvoyant ; mais enfin il me semble que je vais mourir, ou, pour parler à la manière des poètes modernes, je crois que l'ange des derniers jours agit autour de moi ses blanches ailes. Eh bien ! bon ange, je t'attends.

Je fais donc mon testament. Je lègue mon âme à Dieu, mon corps à la terre, mon télescope aux ministres, mon microscope à la censure, ma patience aux diplomates, mon indépendance à l'homme d'état, mes manuscrits aux vents, mon ignorance à mes confrères, mon baromètre aux époux.

C'était une de ces longues soirées d'hiver; ma tendre épouse était allée se consoler au bal des chagrins de la journée; son épagnou venait de mourir, et j'avais fait observer à Madame que la femme d'un physicien pouvait se contenter d'un cachemire de 600 francs, d'autant plus que je n'avais point encore découvert la pierre philosophale.

L'heure avançait : j'étais seul dans mon cabinet, déplorant le sort des maris et la frivolité des femmes. Mes yeux s'étaient fixés machinalement sur un baromètre nouveau. Depuis long-tems je cherchais à perfectionner cet instrument, et j'avais introduit dans sa composition quelques changemens dont j'attendais l'effet. Quelle fut ma surprise ! il marquait le beau tems et la grêle battait mes fenêtres. J'étais bien loin de compte.

En ce moment ma femme entra. Elle était transportée de joie : sa parure avait fait merveille. Plongé dans mes réflexions, je la reçus avec froideur. Elle s'en aperçut, me lança un regard courroucé, et sortit. Je revis à mon baromètre : l'aiguille était descendue au *mauvais temps* ; la grêle avait cessé, le ciel était serein. Décidément mon baromètre faisait de l'opposition. Je revis encore ma femme : elle était sombre et taciturne ; elle ne me dit mot ; je ne lui répondis rien. J'étais retombé dans mes réflexions conjugales.

Toute la nuit, je rêvai aux tristes résultats de mes travaux et de mes espérances : une femme maussade, acariâtre ; un baromètre à contre tems ! Le lendemain j'étais silencieux en présence de la rebelle machine : elle était revenue au beau tems. Je n'en fus point surpris : il pleuvait à torrent. Hélas ! m'écriai-je un moment : y a-t-il donc de la femme partout ! jusque dans un baromètre ! Ici j'entendis la voix de ma chère moitié : elle chantait un air de la lampe merveilleuse. Eh ! quoi ! lui dis-je : vous n'êtes plus silencieuse aujourd'hui. — Non, reprit-elle : le tems est changé ; vive la gaieté : fi ! du chagrin !

Ce mot fut un éclair pour moi. « Le tems est changé ! » Une idée se présenta à mon esprit : elle me parut extravagante, mais enfin, je conçois une leur d'espérance : à tout prix, il faut éclairer le fait : j'adresse à ma femme un reproche sévère : elle se tait, se retire..., et moi, j'étais ivre de joie : qui le croirait ! Ce changement d'humeur, il avait été ressenti par ce baromètre contradicteur : l'aiguille était redescendue au mauvais tems. Jamais je n'ai pu expliquer cette mystérieuse sympathie. Nouvelles épreuves, nouvelles surprises : enfin, j'acquis la certitude de cette merveilleuse invention : et l'expérience de chaque jour la justifie encore.

Voici donc un brevet de bonne intelligence ; le *Vade mecum* des époux, un baromètre qui lira dans le cœur des femmes, bien mieux qu'un astronome dans les cieux, qu'un diplomate dans l'avenir. Tout va changer dans le monde. Le mari adorera sa femme ; celle-ci son mari. On n'aura plus qu'un même avis, une même volonté. On se mariera pour être heureux, et le bonheur sera le prix du mariage. Muni de ce précieux talisman, l'époux le consulera chaque matin : il y lira le pronostic de la journée, et réglera sa conduite selon que le présage sera favorable ou sinistre.

Quand l'aiguille marquera beau tems, il bénira son hymen : quand elle marquera beau-fixe, il jouira, dans une douce sécurité, des délices du mariage : quand viendra le tems variable, alors, de la prudence, de la circonspection ! il épiera les moindres mouvemens, comme un ministre épie le regard de son roi : un secrétaire, celui de son ministre. Alors, on pourra sans scrupule se faire précéder de quelque cachemire, de quelques pierreries : les présens, feront changer le vent : ils seront une heureuse transition du variable au beau. Puis, s'il reste quelque nuage, on proposera le tilbury : la promenade dissipe l'humeur noire. Averti du mauvais tems, l'époux laissera de côté le cabinet de sa femme : puis, faisant un demi-tour à droite, le chapeau sur la tête et la canne à la main, il partira du pied gauche, et dirigera sa course le long des boulevards, des champs élysées, de l'allée des veuves, où, fredon-

nant l'air du mari garçon, il pourra rechercher en silence les souvenirs de la veille, et jouir ainsi des délices de l'hymen et du célibat. Quand enfin l'aiguille impitoyable marquera la tempête !... vite alors, vite la diligence du Havre ou de Rouen !... fousse cocher !... jusqu'au moment où quelques rayons du soleil des époux viendront éclaircir les nuages et ramener le beau temps.

Mon baromètre sera la première pièce de ménage, le cadeau de nocces offert par l'expérience du grand-père à la légèreté des époux. On le verra à la suite de toutes les femmes; il déposera de leurs sentiments. Ce n'est plus dans leurs yeux, c'est au bout de l'aiguille que l'on puisera des paroles à leur dire. Ce baromètre leur épargnera l'ennui des contradictions et des contretemps. Leurs méditations ne seront point troublées par les saillies d'un discours importun, leur gaieté ne sera point refroidie par les réflexions philosophiques du vieux professeur, ou les calculs du pesant financier.

Je me figure la société nouvelle, chaque femme ayant au-dessus de sa tête le baromètre de son caractère; les maris, les convives et même les célibataires, s'il en est encore, placés en contemplation devant le signe indicateur, un œil au baromètre. Je les vois tous, réglant au gré de l'instrument leur maintien, leurs paroles, prêts à changer de ton comme un sous-préfet à changer d'opinion. Gais avec le beau temps, vifs et sémillants avec le beau fixe, monosyllabiques avec le variable, taciturnes avec la tempête. De cette douce réciprocité, que de sentiments délicieux !

Une soirée : ça et là, des groupes de femmes, toutes charmantes; toutes brillantes de grâces et de parures; la joie dans les yeux, le sourire sur les lèvres; on cause, on se vante, tout est à merveille : compliments de s'échanger, bons mots de voler à l'envi; toutes les aiguilles au beau temps, et s'il se pouvait, au beau idéal. Patience; voici venir Lucile : on se tait : tous les regards sont fixés sur elle : ah ! si sa robe était un peu trop longue; sa gorge un peu trop découverte ! Si un nœud de rubans, une épingle, un fil même !... Mais non : rien à redire ! rien à critiquer ! Quelle affreuse contrainte ! elle est si belle !... Que de baromètres descendus au variable ! On prélude au concert; attention; voici le temps qui se brouille. Hortense a manqué sa roulade : les chœurs ont fait sourire : il se trace un orage ! Quelle vigueur dans ce luth; certes on y sent la présence du Dieu qui les enflamme. Cependant Lucile triomphe : elle est toujours au beau. Mais non !... Elle aussi !... Sans doute elle perd à l'écarté !... Minuit !... on se retire, les époux accablés d'ennui, les dames muettes et se mordant les lèvres; Messieurs, de la prudence ! l'orage est encore en suspens, et demain dès l'aurore que l'on parte en secret : patience et solitude. C. G.

Après vingt mois d'absence, M. Champollion le jeune est de retour à Paris de son voyage en Égypte et en Nubie. Les fruits de cette honorable entreprise sont nombreux et importants. Une collection de 1500 dessins, la plupart coloriés, reproduisent une foule de sujets historiques, religieux ou civils; les notions qu'ils fournissent sur la vie intérieure et sur les arts et métiers des anciens Égyptiens, sont à peu près complètes. Des dessins exécutés sur une grande échelle donneront une idée fort juste de la magnificence des constructions égyptiennes, et l'histoire des plus anciennes époques s'enrichira d'un assez grand nombre de faits authentiques. M. Champollion le jeune n'a pas négligé les intérêts du musée qui lui est confié; beaucoup de morceaux de choix seront ajoutés à la collection royale, déjà si riche. Plusieurs caisses d'antiquités sont déjà arrivées à Paris, et l'astrolabe transportera de Toulon au Havre les monuments d'un grand volume, tels que les sarcophages, bas-reliefs, momies égyptiennes ou grecques. On remarquera parmi ces objets une statue en bronze, et dont tous les ornements sont incrustés en or. Une série de sujets de zoologie, copiés dans l'un des plus vieux tombeaux de l'Égypte, ne peut manquer d'intéresser les naturalistes. On peut donc dire que le zèle du voyageur français a répondu à l'attente publique.

(Messager des Chambres.)

LE DEY D'ALGER ET M. DE BOURMONT.

M. de Bourmont dînait l'autre jour chez une dame. Au milieu du repas un domestique entre dans la salle à manger, et s'approchant de l'oreille de la maîtresse du logis : « Madame, il y a quelqu'un là-bas qui demande M. de Bourmont. — Et quelle est la personne qui demande monsieur ? — Madame, c'est le dey d'Alger. — Le dey d'Alger ! Vous êtes fou. Comment voulez-vous que je dise à M. de Bourmont une pareille sottise ? — J'assure à madame que c'est le dey d'Alger que j'ai vu dans l'antichambre. — Allons, c'est impossible. — Daignez-vous cela et revenez. » Le domestique revient un instant après. « Madame, je ne me suis pas trompé; c'est bien le dey d'Alger qui veut parler à M. de Bourmont. » Force fut alors d'avertir M. le ministre de la guerre de la visite qu'il recevait. « Monsieur, voici un de mes gens qui me dit que le dey d'Alger est en bas, et qu'il veut voir votre excellence. »

Jugez de l'étonnement des convives. On s'étonne d'abord, et l'on finit par rire. M. de Bourmont sort, et, quand il rentre, il annonce que le dey d'Alger à qui il a donné audience est M. Dedelay d'Ager.

Le pauvre domestique qui, depuis un mois, n'entend parler que d'Alger et de son dey, avait été trompé par la consonnance des noms, et avait transformé en ennemi de la France un honorable citoyen qui n'a probablement pas la moindre envie de se mesurer avec M. de Bourmont, plaisir qu'Hussein-Bey se donnera très-volontiers à ce qu'il paraît.

(Le Figaro.)

— La Chambre d'accusation de la Cour royale d'Orléans, a prononcé, après un long examen, sur l'affaire relative à l'assassinat de Paul-Louis Courier. La cour a ordonné la mise en liberté de madame veuve Courier, dont l'innocence est reconnue. On assure que madame Courier doit se porter partie civile, tant en son nom qu'en celui de ses enfants mineurs, contre les anciens domestiques de son mari, renvoyés devant la cour d'assises d'Indre et Loire siégeant à Tours.

— On voit en ce moment à Lille, un sieur Decure, surnom-

mé le *squelette ambulante*. La construction de son diaphragme est telle, qu'en chassant complètement l'air contenu dans la poitrine, il ne reste pas un pouce de distance entre le sternum et la colonne vertébrale. Les agents les plus vénéreux et les plus actifs, les acides les plus concentrés n'ont, à des doses énormes, aucune action sur les organes du sieur Decure, il peut, par exemple, sans éprouver d'effet notable, avaler des quantités d'acide sulfurique ou une solution de vert-de-gris (sulfate de cuivre) qui donneraient la mort à cinquante personnes. On le charge d'une telle quantité de chaînes que l'on veut : il s'en débarrasse en moins de cinq minutes.

ANNONCES.

MODES NOUVELLES.

Mme JONES a l'honneur de prévenir les dames de New-York, qu'elle vient d'ouvrir au No. 523 Pearl-street, un magasin où l'on trouvera, au plus juste prix, les modes les plus fraîches et du goût le plus nouveau.

AVIS.

Depuis nombre d'années la famille Fournier est à la recherche d'un parent, nommé JEAN MARIE FOURNIER, natif de Mortagne, à qui elle aurait à communiquer des affaires qui l'intéressent et d'une grande importance.

Jean Marie Fournier quitta la France, sa patrie, il y a environ 45 ans; il était fabricant de mouchoirs et de toiles de coton. On suppose qu'il se dirigea sur l'île de St-Domingue, à St-Marc, ou autres endroits, où il fut employé chez un négociant et qu'à l'évacuation de l'île, il vint habiter le Sud ou l'Est des États-Unis. Cette supposition est basée sur des renseignements très incertains, et même s'il fallait y ajouter foi, on aurait à craindre qu'il fut mort dans les années 1816 à 1820, dans les états de la Louisiane ou du Kentucky.

Un membre de la famille Fournier que des affaires ont appelé à New-York, prie les personnes qui auraient connu ledit Jean Marie Fournier, de vouloir bien indiquer le lieu de sa résidence ou le lieu de sa mort; et dans ce dernier cas, s'il a été marié, la résidence de sa veuve.

Les lettres ou communications peuvent être adressées à M. David Fournier, chez M. Charles Graebe, négociant, No. 155 Pearl street, New York.

* * * Le Courrier de la Louisiane est prié de donner 3 ou 4 insertions à cet avis et de s'adresser pour le paiement au bureau de ce Journal.

On désierait un bon ouvrier, Français, dévideur de cocons et fleur de brins de soie, pour être employé de suite avec avantage aux environs de Boston. S'adresser au Dr. FELIX PASCALIS, No. 71 Liberty street.

A VENDRE, PAR G. DESABAYE, dans son nouveau magasin, au coin de Park-Place et Broadway, les objets suivants :

Au débarquement des ships *Formosa, De Rham et Charlemagne*,
5 meules fromage de Gruyère,
1 caisse sardines à l'huile,
2 caisses patés de foie gras, bécasses, perdreaux, alouettes, caillies et lièvre, le tout aux truffes.
1 caisse bouillon gras, et gelée de viande,
2 sacs haricots rouges,
1 caisse fruit au vinaigre et syrop au vinaigre de chez Maille.

EN MAGASIN,
Provisions de navires de toute espèce.
3 caisses Liqueurs fines,
5 caisses Kirchenwasser et Absynthe Suisse.
Chaque article sera porté gratis dans les maisons.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

VALENTIN PELLETIER a l'honneur de prévenir le public qu'il a transporté son magasin d'ÉPICERIES au No. 7 Barclay street, où il continue de tenir et de vendre

Vins français et étrangers,
Liqueurs de toutes sortes, de première qualité,
Conestibles d'Europe
Fromages de toute espèce, etc., etc.
Il se charge, comme auparavant, de mettre en bouteille les Vins et autres liquides. Ses prix sont très modérés.

AGENCE.

NEW-YORK, Broad-street, No. 8.

EUGÈNE BERGONZIO a l'honneur de prévenir le public qu'il a établi dans cette ville, depuis quelques années, un BUREAU D'AGENCE à l'usage des Américains et des étrangers.

On s'y charge 1° de tout ce qui concerne les affaires de Douane, tel que chargements et déchargements de marchandises, etc.; 2° d'acheter et de vendre à commission, d'effectuer les assurances, d'opérer les rentrées de fonds et d'en faire la remise, et d'exécuter tous autres ordres; 3° de traduire en langues modernes toute espèce de documents et de servir d'interprète; 4° de faire connaître les établissements et les fonctionnaires publics et de faire les démarches nécessaires pour devenir citoyen des États-Unis; 5° de procurer des professeurs de langues, d'arts et de sciences qui seraient demandés, et enfin d'exécuter avec désintéressement et exactitude tout ce qui pourrait être utile aux personnes qui y auront recours.

Le Directeur dudit établissement peut nommer au besoin plusieurs personnes respectables et qui jouissent d'un grand crédit, comme garants de sa moralité et de sa probité.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGER et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes de set de Pica, au même prix que partout ailleurs.
Pica 36 cents. Small Pica 38 cents.
Long Pica 40 Brevier 56
Bourgeois 46 Minion 70
Nonpareil 90 Pearl \$1 40
Diamond \$2.

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. Hager et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rost, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain,
A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

Collection de MANUELS formant une Encyclopédie des Sciences et Arts, format in-18°, se vendant séparément.

Mmanuel du graveur, chamoiseur, brasseur, mouleur, marchand papeter, pâtissier, dessinateur, distillateur, liquoniste, peintre en bâtiments, naturaliste préparateur, du fabricant de sucre, raffineur, du cartonnier, vignier, charcutier, tapissier, fleuriste artificiel, porcelainier, poëlier, serrurier, fabricant de drap, amidonnier, vermicellier, chandelier et cirier, fabricant d'huiles épurées, imprimeur, relieur, marchand de bois, du débitant de boissons, du vigneron, savonnier, artificier, fondeur sur tous métaux, maître de forges, chasseur, pêcheur, chauffournier, fabricant de verres de cristal, culture des abeilles et vers à soie, des dames, des demoiselles, maîtresse de maison, du coiffeur, se coiffer soi-même, calligraphie, du style épistolaire, des jeux de société, jeux de calculs et de hasard, des sorciers, destructeur des animaux nuisibles, boulanger praticien, charpentier, ébéniste, garde champêtre, contributions indirectes, propriétaire et locataire, économie domestique, cultivateur, habitants de la campagne, du zophile, météorologie, du constructeur des machines à vapeur, mécanicien, fontainier, plombier, pompier, de mécanique, géométrie, arpentage, d'arithmétique démontrée, d'algèbre, d'astronomie physique, physique amusante, chimie, chimie amusante, produits chimiques, d'architecture, biographie, herboriste, épicer, droguiste, pépiniériste, botanique, de médecine domestique, vétérinaire, d'histoire naturelle, de mollusques et de leurs coquilles, de mammalogie, de physiologie végétale, d'ornithologie, d'entomologie.

12 mois de la Revue Encyclopédique, 1827.
La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur Europe.

Tous les livres de fonds déjà annoncés se trouvent chez MM. Carvil frères dont la librairie française est dirigée par M. Charles de Behr.

LIVRES DE MÉDECINE.

Charvin, de l'opinion des Médecins Américains sur la fièvre jaune, 80, \$1. — Regnault, sur la monomanie homicide, 80, 88 cents. — Broussais, histoire des phlegmasies, 4e édit. 3 vols. 80, \$5 75. — Broussais, examen des doctrines médicales, 3e édition, 4 vols. 80, \$7 63. — Méral et Lens, dictionnaire universel de matière médicale, 80, t. 1er. — Thénard, chimie, 5 vols. 5e édit. 80, \$10. — Thénard, chimie, de édit. 5 vols. 80, \$7. — Dictionnaire des sciences médicales, 60 vols. 80, reliés, \$100.

PHILOSOPHIE, BELLES-LETTRES, &c.

Cousin, nouveaux fragmens philosophiques, 80, \$2. — Cousin, cours de philosophie, 3 vols. 80, \$7 50. — Guizot, cours d'histoire, 4 vols. 80, \$10. — Bourrienne, mémoires, 10 vols. 80, \$20. — Victor-Hugo, Hernani ou l'honneur castillan, drame, 80, \$1 50. — Renanod, tableau d'Alger, 80, \$1 75. — A. de Vigny, le More de Venise, tragédie, 80, \$1 38. — 1830, satire politique par Barthélemy, 80, 75 cts. — May, St-Petersbourg et la Russie en 1829, 2 vols. 80, \$4. — Annuaire historique universel pour 1828, 1 gros vol. 80, \$3. — Précis historique de la franc-maçonnerie, 2 vols. 80, \$4. — Caille, journal d'un voyage à Tombouctou, 3 vols. 80, et atlas.

Foreign and Classical Bookstore,

CHARLES DE BEHR, Director,

108 Broadway, New-York,

32 South-sixth-street, Philadelphie.

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne,	Robinson.	1r fév. 1r juin. 1r oct.
3	Havre,.....	Keene....	10 » 10 » 10 »
2	Chs. Carroll.	Clark....	20 » 20 » 20 »
1	Ed. Quesnel.	Hawkins.	1mars 1r juil. 1r nov.
3	Henri IV.....	J. B. Pell.	10 » 10 » 10 »
2	France.....	E. Funk..	20 » 20 » 20 »
1	Sully.....	Macy....	1ravril. 1r août 1r déc.
3	François Ir..	Skiddy...	10 » 10 » 10 »
2	Eric.....	J. Funk..	20 » 20 » 20 »
1	Formosa.....	Orne.....	1r mai. 1r sept. 1r jan.
3	De Rham....	Depeyster	10 » 10 » 10 »
2	Ed. Bonnafe.	Hathaway	20 » 20 » 20 »

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel Painé.

Deuxième ligne, Bonnafe, Boisgerard et Cie.; agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégans et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et autres provisions.

M. DUPUIS DELARUE, professeur de langue française, de retour en cette ville, où il désire se fixer après une absence de plusieurs années qu'il a consacrées à l'instruction particulière dans des familles respectables, offre ses services aux pères et mères, maîtres et maîtresses de pension, et à toutes les personnes qui désirent apprendre cette langue.

Par sa manière d'enseigner, tout en enseignant les principes, sans surcharger la mémoire de ses élèves, son but principal est de faire parler et écrire le plus correctement possible, choses bien plus utiles dans le commerce et dans la société, que le langage scientifique d'une langue que l'on ne saurait parler.

S'adresser, par lettre ou verbalement, No. 7 Barclay st. 26—2 f.

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS.

No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartemens bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks, et autres articles seront servis à la minute. 10—6 m

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le Courrier des États-Unis paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, Bureau du Courrier des États-Unis, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du Courrier des États-Unis ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'exécédant pas un carré d'impression pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.